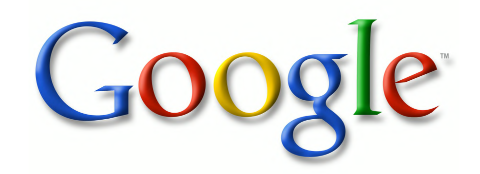


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

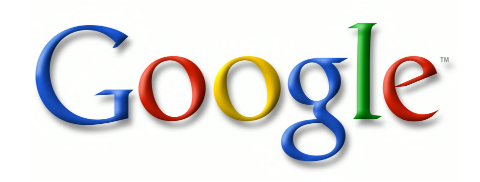
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

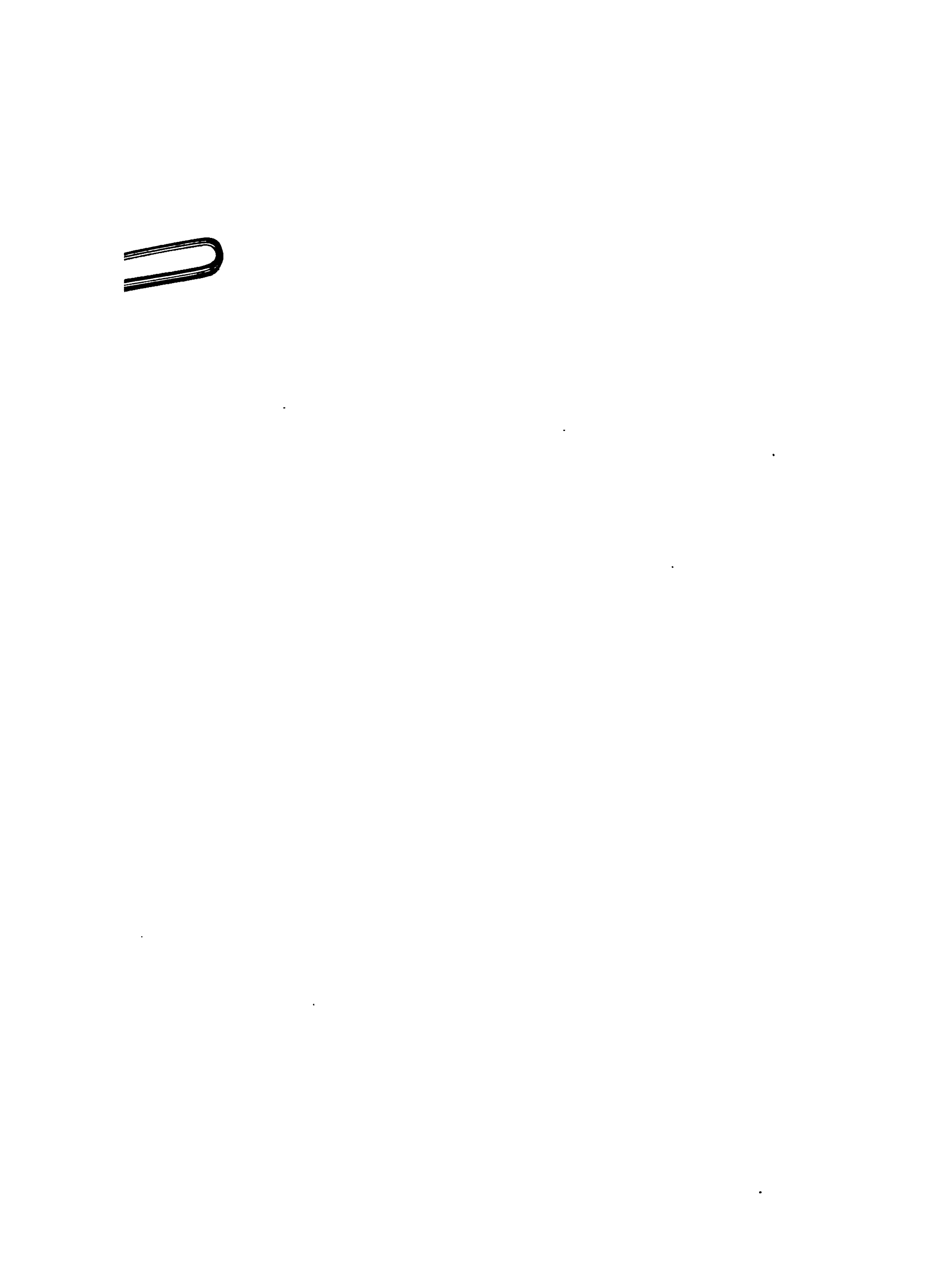
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



KF
23931
NEDL TRANSFER
HN 5KNV X

KF 23931
c/ay

KF 23931
c/ay



LA DIVINE COMÉDIE

DANTE ALIGHIERI.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

LA DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALIGHIERI,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

PAR

M. ANTONI DESCHAMPS.

(VINGT CHANTS.)

ORNÉE DE LITHOGRAPHIES

REPRÉSENTANT

L'ENFER, LE PURGATOIRE ET LE PARADIS.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9;

URBAIN CANEL, RUE J.-J. ROUSSEAU, N° 16;

LEVAVASSEUR, PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXIX.

En traduisant *la Divine Comédie*, nous avons voulu faire une œuvre d'art, non un travail d'érudition, et nous nous sommes proposé avant tout de donner une idée du ton et de la manière de Dante; c'est pourquoi nous publions ces *vingt chants*[1], sans notes ni commentaires : or pour qui

[1] Cinq chants ne sont pas entièrement traduits, parceque le commencement ou la fin de ces chants se rapportent à des passages qui ne sont point publiés ici.

ne cherchera en nous lisant que ce que nous avons cherché en écrivant, c'est-à-dire l'esprit et le style Dantesques, cet extrait sera un livre. Des hommes de talent et de savoir se sont occupés et s'occupent encore de recherches philosophiques et historiques sur le temps où vivait le Dante; qu'ils enseignent au lecteur les choses et les faits du moyen âge, nous ne ferons point d'excursion sur leur domaine, car nous pensons qu'aujourd'hui c'est en se renfermant dans une spécialité que l'on peut approfondir les grandes questions qui s'agitent, afin d'apporter chacun une pierre au nouvel édifice philosophique, politique et littéraire. Donc, sans sortir du cercle que nous nous sommes tracé, nous allons faire successivement l'analyse *poétique* des

trois parties qui forment la grande trilogie de Dante Alighieri.

La *Divine Comédie* est composée de cent chants, trente-quatre pour l'Enfer, trente-trois pour le Purgatoire, et trente-trois pour le Paradis. Le poète représente l'Enfer comme un immense entonnoir divisé en neuf cercles, lesquels sont subdivisés en plusieurs cavités, où les supplices des damnés sont variés comme leurs crimes et augmentent d'intensité à proportion que le diamètre du cercle se rétrécit; descendus au dernier cercle, Dante et Virgile rencontrent Satan qui est enfoncé là, au cœur même de la terre, comme la base de l'édifice infernal; ils se laissent glisser le long de ses reins pour sortir de l'abîme, et quand ils ont passé le centre de gravité, au lieu de con-

tinuer à descendre, ils montent vers un autre hémisphère et voient bientôt paraître d'autres cieux. Ils arrivent au pied d'une montagne qu'ils commencent à gravir; puis ils parviennent à l'entrée du Purgatoire, divisé en degrés ascendans comme l'Enfer en degrés descendans; chaque degré est le lieu de purification d'un péché mortel, et comme il y a sept péchés mortels, il y a dans le Purgatoire sept cercles qui leur correspondent : au-delà du septième, sur le sommet de la montagne, est le Paradis terrestre. Virgile y abandonne son compagnon, et le laisse s'élever au ciel sous la garde de Béatrix qui est le symbole de la théologie. Béatrix parcourt avec Dante les cieux des sept planètes, et après avoir dans chaque ciel répondu à ses ques-

tions et éclairci ses doutes, elle le conduit devant le divin Triangle, et la vision du poète est terminée. Nous allons à présent examiner le plan et les détails de chacun des trois poèmes.

L'ENFER[1].

Dans l'exposition de cette *cantica*, le poète raconte qu'étant à moitié du chemin de la vie, il sortit de la bonne voie et se retrouva dans une forêt obscure; puis il aperçoit une colline dont le sommet est doré par les rayons du soleil; et comme il se prépare à monter, une panthère à la

[1] Nous avons eu recours pour cette analyse à quelques passages de l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguené. Tous ces passages sont marqués par des guillemets.

peau tachetée se présente et lui barre le chemin ; un lion accourt ensuite, la tête haute, et une louve maigre se joignant à eux, lui cause un tel effroi qu'il perd l'espoir d'arriver au haut de la colline. Or, tandis qu'il recule vers la forêt, voilà qu'une figure d'homme lui apparaît ; d'abord muette, puis parlant d'une voix sourde et affaiblie, comme après un long silence: c'est Virgile, qui est ici le symbole de la poésie. Dante le supplie de le protéger contre les trois bêtes féroces. Alors Virgile lui déclare qu'il est impossible de gravir la montagne à cause de la louve qui l'a tant effrayé; qu'il va le conduire par une voie plus sûre, quoique pénible, et qu'il lui fera voir l'Enfer et le Purgatoire; puis, s'il veut monter jusqu'au Paradis, une âme viendra

du ciel pour le guider. Dante consent à se laisser conduire, et Virgile marche devant lui.

Voici le sens de cette allégorie : Dante, après s'être égaré dans les sentiers des passions humaines, veut enfin s'élever jusqu'à la vertu; mais la luxure, l'orgueil et l'avarice viennent s'opposer à son dessein. L'illustre sage qui accourt à son aide lui apprend qu'on ne peut vaincre de front tous ces obstacles, et que pour arriver à la vertu il faut s'en rendre digne par la méditation des choses éternelles.

Maintenant nous allons suivre Dante dans quelqu'un des cercles ou girons de l'Enfer, sans nous arrêter à faire l'analyse des chants que nous avons traduits; mais touchant en passant, et mettant en lumière

quelques unes des innombrables beautés répandues dans le reste du poème.

« Après avoir parcouru avec Virgile les quatre premiers cercles, où il a vu successivement les âmes de ceux qui sont morts sans avoir reçu le baptême, celles des luxurieux, des avares et des prodigues, Dante arrive avec son guide aux portes d'une cité; la campagne à l'entour est toute remplie de tombeaux séparés par des flammes qui les brûlent et les rougissent comme la fournaise rougit le fer : les couvercles sont levés, et il en sort des pleurs et des gémissemens. Virgile et Dante passent par un sentier étroit entre les tombes ardentes et le mur de la cité. Or ce sont les incrédules qui habitent ces sépulcres. Tout-à-coup une voix se fait entendre : « O Tos-

can, qui parcours vivant la cité de feu, arrête-toi, de grâce!» Cette ombre qui s'est dressée dans son tombeau, c'est *Farinata degli Uberti,* qui avait été Gibelin dans le temps que Dante et sa famille étaient Guelfes. Tandis que Dante et lui se parlent avec amertume, voilà qu'une autre ombre se lève d'un tombeau voisin, et après avoir regardé autour du poète, comme pour voir si quelqu'un est avec lui, s'apercevant qu'il est seul, lui dit en pleurant : « Si c'est ton génie qui t'a fait entrer dans cette prison, où est mon fils? pourquoi n'est-il pas avec toi?» Et Dante la reconnaît alors pour *Cavalcante Cavalcanti,* père de son ami *Guido;* puis il parle de ce dernier comme de quelqu'un qui n'est plus. «Comment? reprend l'ombre, est-ce qu'il a perdu la vie?

est-ce que la douce lumière ne frappe plus ses yeux ? » Et s'apercevant que Dante hésite à répondre, elle retombe dans son sépulcre et ne reparaît plus.

Supin ricadde e più non parve fuora.

» Le huitième cercle est d'une construction particulière, c'est celui où les fourbes sont punis. Dante distingue dix espèces de fraudes, et leur attribue à chacune une peine différente. Au centre du cercle est un puits large et profond, et entre ce puits et le pied des rochers le cercle se divise en dix espaces ou fosses concentriques, et dans chacune de ces fosses est enfoncée une des dix classes de fourbes; enfin, depuis le grand cercle jusqu'au puits du milieu, des rochers jetés d'une fosse à l'autre

servent de communications et comme de ponts pour y passer. Or Dante appelle cette enceinte : *Male bolge* ou *fosses maudites*. Dans la première de ces fosses sont plongés les fourbes qui ont trompé les femmes pour eux-mêmes ou pour les autres ; partagés en deux files, ils courent en sens contraire. Ainsi :

Quand le peuple de Rome en foule rassemblé
Passe le pont Saint-Ange au temps du jubilé,
Les uns vont visiter l'église de Saint-Pierre,
Les autres revenant, ayant fait leur prière,
S'avancent vers la ville et Monte-Giordano, etc.

Les deux poètes continuent leur voyage infernal, et voient successivement les simoniaques enfoncés la tête en bas dans des trous enflammés, et les devins marchant à reculons ; puis ils sont poursuivis par les

diables. Dante consacre deux chants à la peinture de ces démons et à leurs querelles; c'est la partie *comique* du poème, c'est le *grotesque,* cet élément nécessaire de toute grande composition moderne, comme le dit Victor Hugo dans son admirable préface de *Cromwell.* Ensuite il décrit le supplice des hypocrites qui vont revêtus de chapes de plomb; puis, dans la fosse des voleurs, la double métamorphose d'un serpent en homme et d'un homme en serpent. Enfin, arrivé à la neuvième fosse où sont punis les hérésiarques, il s'écrie: « Qui pourrait jamais dire tout le sang et toutes les plaies que je vis? Non, quand on rassemblerait tous les guerriers qui tombèrent sur la terre fortunée de la Pouille, et ceux qui périrent pendant la longue guerre

où, comme l'écrit Tite-Live, historien véridique, Carthage enleva tant d'anneaux de chevaliers, tous ces hommes, étalant à la fois leurs membres mutilés, ne donneraient qu'une faible idée du spectacle horrible que présentait la neuvième fosse. Le premier qui m'apparut était fendu depuis le menton jusqu'aux entrailles, son cœur était à nu, et ses intestins retombaient sur ses jambes; et comme je le regardais, il me dit en s'entr'ouvant la poitrine : « Vois dans quel état est Mahomet!

Or devant moi tu vois Ali, dont la torture
Est de marcher fendu du front à la ceinture. »

Dante s'entretient quelques momens avec lui; puis il continue:

En promenant mes yeux en bas, dans le chemin,
J'aperçus un damné qui tenait à la main

Sa tête, et s'avançant sous ce ciel froid et terne
Semblait s'en éclairer, comme d'une lanterne ;
Elle nous regardait cette tête, et parlait !
Et moi je l'écoutais, et tout mon corps tremblait !
Ils étaient deux en un, un en deux !... Notre maître
Qui l'a voulu sait seul comment cela peut être.

Le damné s'approche du pont, et quand il est au-dessous de Dante, il lève le bras qui porte sa tête comme pour se faire mieux entendre, et dit:

Je suis Bertrand de Born, et vous voyez en moi
Le méchant conseiller d'Henri le jeune roi ;
Pour avoir séparé le fils d'avec le père,
Dans ce cercle où toute âme en entrant désespère,
Parmi d'autres damnés artisans de discords,
Je porte ainsi mon chef séparé de mon corps.

Dante et Virgile quittent ces malheureux et parviennent à la dixième fosse, où gémissent les faussaires, tout couverts d'une lèpre hideuse, les uns couchés sur le dos,

d'autres rampant sur le ventre. Les deux poètes s'avancent à pas lents au milieu d'eux : or tous ces damnés, « plus prompts que le page qui promène l'étrille sur les flancs du cheval que son maître va monter, » enfoncent leurs ongles dans cette lèpre qui les dévore. Bientôt Dante dit à Virgile :

Quels sont ces deux esprits qui, dans cette eau souillée,
Fument comme en hiver fume une main mouillée?

» Or ces deux esprits sont maître Adam, faux monnayeur de Brescia, et le Grec Sinon. Dante est témoin de leur querelle, puis se remet en marche avec Virgile vers le puits central qui conduit au neuvième et dernier cercle de l'Enfer. Tout-à-coup le son d'un cor se fait entendre ; Dante

tourne la tête, et aperçoit trois géants énormes qui s'élèvent comme des tours au-dessus des bords du puits; l'un d'eux soulève les deux poètes d'une seule main, les dépose au fond du gouffre, et se redresse *comme le mât d'un vaisseau.*

La tête de ce monstre était immense, et comme
La boule de la croix à Saint-Pierre de Rome.

» Dans ce cercle les traîtres sont enfoncés au milieu d'un étang de glace, versant des larmes qui se gèlent autour de leurs yeux. C'est ici que se trouve l'*épisode d'Ugolin;* or les épisodes d'*Ugolin* et de *Françoise de Rimini,* dans l'esprit des gens de lettres qui n'ont pas lu le Dante, comme le monologue *to be or not to be,* aux yeux de ceux qui n'ont pas lu Shakspeare, passent

pour les seuls morceaux remarquables de l'*Hamlet* et de *la Divine Comédie ;* mais continuons, car ce serait chose trop longue que d'énumérer les préjugés littéraires que l'ignorance a fait naître en foule parmi nous[1]. A l'entrée de la quatrième et dernière division de ce cercle, Virgile dit à son compagnon :

O vexilla Regis prodeunt inferni.
Et ton triste voyage à présent est fini.

» Les damnés qui la remplissent sont cou-

[1] Pendant long-temps en France, par une singulière fatalité, ceux qui s'appelaient *critiques*, et qui portaient pour ainsi dire *enseigne d'érudition*, ont fait preuve d'une ignorance inconcevable des littératures étrangères, témoin Boileau et La Harpe, et pour ne parler que du premier, qui du moins est un grand écrivain, comment peut-on nommer *Législateur du Parnasse* (titre absurde du reste) un homme qui faisant, en 1665, un art poétique, ne dit pas un seul mot de Dante et de Shakspeare, et en dit deux ou trois ridicules sur Tasse et sur Milton ?

[illegible]

[illegible] trois faces, l'une rouge, l'autre noire, et l'autre jaunâtre, et ses trois gueules mâchant éternellement trois damnés qui sont l'un Judas Iscariote, et les deux autres Brutus et Cassius qui assassinèrent César fondateur de l'Empire, et qui, aux yeux de Dante, chrétien et gibelin, avaient commis le plus grand crime après le déicide, car pour qui l'a étudié avec soin.

Dante est toujours admirablement conséquent. Le lieu où Satan est plongé est le centre de la terre, et voici le parti que Dante a tiré de cette idée : Virgile prend son compagnon sur ses épaules, saisit le moment où Lucifer cesse d'agiter ses six ailes, s'attache aux flocons de glace dont ses flancs sont couverts comme d'une épaisse toison, et descend ainsi jusqu'à sa ceinture ; alors tournant avec effort sa tête où il avait les pieds, il monte, au lieu de descendre, parceque là cesse d'agir cette force de gravitation qui entraîne tous les corps pesans. Virgile et Dante sortent par l'ouverture d'un rocher, et voient enfin reparaître la lumière du ciel. »

LE PURGATOIRE.

» C'était l'heure où souvent dans leur âme oppressée,
Ceux qui sont sur la mer retrouvent la pensée
De la douce patrie, et du jour et du lieu
Où naguère ils ont dit à leurs amis : Adieu!
L'heure où le pèlerin qui finit sa journée
Se sent blesser d'amour, si la cloche éloignée
Vient d'échos en échos tout-à-coup l'attendrir,
En paraissant pleurer le jour qui va mourir.

Era già l'ora che volge 'l disio
A' naviganti, e 'ntenerisçe 'l cuore,
Lo dì c'an detto a' dolci amici: a Dio;
E che lo nuovo peregrin d'amore
Punge, se ode squilla di lontano,
Che paja 'l giorno pianger, che si more, etc.

» Ces vers admirables (et nous demandons pardon de citer les nôtres à côté) donnent une idée du ton général du Purgatoire. Cette âpreté d'idées et d'images qui règne

dans l'Enfer a fait place à une douce mélancolie, et l'on sent, dès le premier chant de cette seconde *cantica*, que si les âmes brûlent encore ici, les flammes qui les tourmentent devront s'éteindre un jour.

» Dante a placé le Purgatoire sur une montagne au bord de la mer; les deux poètes, après être sortis de l'abîme, arrivent au pied de cette montagne; ils voient venir à gauche une foule d'âmes qui cherchent aussi un chemin; elles marchent si lentement qu'on n'aperçoit pas les mouvemens de leurs pas. Virgile leur adresse la parole; elles approchent alors, « Les premières d'a-
» bord, puis les autres, comme des brebis
» qui sortent du bercail : les unes se pres-
» sent, les autres plus timides attendent,
» la tête et les yeux baissés vers la terre,

» simples et paisibles; ce que fait la pre-
» mière les autres le font de même, mar-
» chent quand elle marche, s'arrêtent quand
» elle s'arrête, et ne savent pourquoi. Ainsi
» s'avancent ces âmes, pudiques dans leur
» air, honnêtes dans leur démarche. »

» L'ombre du corps de Dante les effraie, elles reculent de quelques pas; mais Virgile les rassure en leur disant que ce vivant n'est pas venu sans l'ordre du ciel; alors elles indiquent un chemin étroit où ils peuvent monter avec elles.

» Toute la première partie de cette *cantica* est fertile en descriptions et en scènes dramatiques; les objets surnaturels ne coûtent pas plus au poète que ceux dont il prend le modèle dans la nature. Ses anges ont quelque chose de céleste; chaque fois

qu'il en introduit de nouveaux, il varie leurs habits, leurs attitudes et leurs formes. Le premier qui passe les âmes dans une barque a de grandes ailes blanches déployées et un vêtement qui les égale en blancheur; il ne se sert ni de rames, ni de voiles, ni d'aucun autre moyen humain; ses ailes suffisent pour le conduire; il les tient dressées vers le ciel, et frappe l'air de ses plumes éternelles qui ne muent jamais : plus l'oiseau divin approche, plus son éclat augmente, et l'œil humain ne peut plus le soutenir. Les deux anges qui descendent avec des épées enflammées pour chasser le serpent sont vêtus d'une robe verte, comme la feuille fraîche éclose; le vent de leurs ailes, qui sont de la même couleur, l'agite et la fait voltiger après eux dans les airs : on

distingue de loin leur blonde chevelure; mais l'œil se trouble en regardant leur face et ne peut en discerner les traits. Enfin le dernier, que l'on a vu garder l'entrée du Purgatoire, porte une épée qui lance des étincelles que le regard ne peut soutenir; et ses habits sont au contraire d'une couleur obscure, qui ressemble à la cendre ou à la terre desséchée. »

» On se rappelle que l'enceinte générale du Purgatoire est composée de sept cercles placés l'un sur l'autre, autour de la montagne que Dante et Virgile commencent à gravir. Chacune de ces enceintes particulières décrit une plate-forme circulaire sur laquelle s'expie l'un des sept péchés mortels. Le premier cercle est celui des orgueilleux; leur punition est de marcher

courbés sous des fardeaux énormes. Avant de les voir paraître, Dante regarde avec admiration sur le flanc de la Montagne qui s'élève jusqu'au second cercle, et qui est du marbre blanc le plus pur, des bas-reliefs supérieurs aux chefs-d'œuvre de Polyclète. Ce sont des exemples d'humilité, qu'ils retracent; l'Annonciation de la vierge Marie, la gloire de l'humble Psalmiste, qui alors *était plus et moins qu'un roi.* Dante s'entretient avec quelques unes de ces ombres, et tout en marchant aperçoit des figures gravées sur le pavé de marbre; elles représentent d'anciens exemples d'orgueil puni : Lucifer et Briarée, « puis Nembrod assis au pied de » sa tour insensée, au milieu de ceux qui » furent superbes avec lui, dans le pays

» de Sennaar, Niobé entourée des cadavres » de ses enfans, et Saül, qui se tua sur le » mont Gelboé. » Un ange apparaît aux deux voyageurs.

Je voyais s'avancer la belle créature
Avec sa robe blanche et sa blanche ceinture,
Le front plein de lumière, et dans l'azur lointain
Tremblotant comme fait l'étoile du matin.

A noi venia la creatura bella
Bianco vestita e nella faccia, quale
Par tremolando matutina stella.

» L'ange ouvre d'abord les bras, puis les ailes, et leur dit de le suivre par le chemin qui conduit au second cercle du Purgatoire, où sont purifiés les envieux. Les deux poètes visitent ainsi les sept cercles. Dante reconnaît parmi les ombres

de ces pécheurs un certain *Forese* son ami, qui doit à sa femme *Nella* d'être admis au Purgatoire, au lieu d'être plongé dans l'Enfer. «Ma Nella que j'ai tant aimée, » dit-il, est d'autant plus agréable à Dieu, » qu'il en est bien peu qui lui ressemblent.» «On défendra aux femmes de Florence d'al» ler ainsi étalant leur sein nu.»

Qu'on en vienne à ce point, et qu'il faille à des femmes
Enseigner la pudeur! Grand Dieu! si ces infâmes
Savaient ce que l'Enfer leur garde de tourmens,
Elles auraient la bouche ouverte aux hurlemens.
Frère, je le prévois, cette ivresse éphémère
Se changera là-bas en douleur bien amère
Avant que cet enfant, qui dort sur les genoux,
Ne porte à son menton la barbe comme nous!

» Un obstacle reste encore à franchir pour sortir du dernier cercle, ce sont les flammes mêmes qui en remplissent l'en-

ceinte. Quoique invité par l'ange et encouragé par Virgile, Dante craint de traverser le feu. Mais son maître lui dit enfin: « Mon » fils, entre Béatrix et toi, il n'y a plus que » ce seul mur. » Et aussitôt Dante le suit dans les flammes.

» Virgile lui annonce qu'il touche au terme de son voyage; que ce jour même, le doux fruit que les mortels recherchent avec tant de frais et de peines, apaisera la faim qui le dévore. Puis il continue: « Mon fils, tu as vu le feu qui doit s'étein- » dre et le feu éternel; tu es arrivé au » point au-delà duquel ma vue ne peut » plus s'étendre. J'ai employé à t'y conduire » mon génie et mon art; tu es hors des » voies étroites. Vois ce soleil qui rayonne » sur ton visage, vois l'herbe tendre, les

» fleurs et les arbrisseaux que cette terre » produit sans culture. Tu peux t'y asseoir; » tu peux y marcher à ton gré, en atten- » dant l'arrivée de celle dont les beaux » yeux m'ont engagé par leurs larmes à » venir à toi. Ne me demande plus ni dis- » cours ni conseils; en toi le libre arbitre » est maintenant droit et sain, et ce serait » folie que de ne pas agir d'après lui; » c'est pourquoi je te couronne roi et » souverain de toi-même.»

Perch' io te sopra te corono e mitrio.

» Depuis ce moment où l'allégorie générale du poème se faît si clairement sentir, Virgile reste encore auprès de Dante jusqu'à l'arrivée de Béatrix, mais il ne lui parle plus, il n'est plus là que pour remettre à

Béatrix elle-même celui qu'elle lui avait recommandé.

» Dante s'est purgé de ses péchés par les épreuves qu'il vient de subir ; en sortant de chaque cercle du Purgatoire il a senti s'effacer de son front l'une des sept lettres P que l'ange y avait gravées. Il est parvenu au séjour du Paradis Terrestre, qui n'est ici que l'emblème de l'innocence primitive. Sept candélabres d'or, vingt-quatre vieillards couronnés de lis, et tout un peuple vêtu de blanc, et précédant un char qui s'avance au milieu de quatre animaux ailés, lui apparaissent soudain. Le char et le cortége s'arrêtent. Les anges font entendre des cantiques de joie, leurs mains jettent sur le char un nuage de fleurs. Une femme descend au milieu de

ce nuage, la tête couverte d'un voile blanc, vêtue d'un manteau vert et d'une robe rouge comme la flamme. Ici se montre dans tout son éclat ce personnage partie allégorique, partie réel, annoncé dès le commencement du poème, cette Béatrix, symbole de la théologie, mais qui représente en même temps l'objet d'une passion dont ni la mort, ni le temps, ni l'âge, n'ont pu effacer le souvenir. « Mon esprit,
» dit le poète, qui depuis long-temps n'a-
» vait pas éprouvé cette crainte et ce trem-
» blement dont il était toujours saisi en
» sa présence; mon esprit, sans avoir besoin
» que mes yeux l'instruisissent davantage,
» et par la seule vertu secrète qui se ré-
» pandit autour d'elle, sentit la grande
» puissance d'un ancien amour. »

» Jusque là Virgile suivait encore le Dante; Dante se détourne vers lui et ne le voit plus. « Aussitôt, dit-il, que je me sentis » frappé des mêmes coups qui m'avaient » blessé avant que je fusse sorti de l'en- » fance [1], je me tournai avec respect, » comme un enfant court dans le sein de » sa mère quand il a peur, ou bien quand » il est effrayé. Je voulais dire à Virgile » en son langage : « Maître, je reconnais la » trace de mon ancienne flamme. » Mais » Virgile nous avait quittés, Virgile ce » tendre père, Virgile à qui elle m'avait » confié, pour mon salut! L'aspect de ce » séjour délicieux ne put empêcher que » mes joues ne se couvrissent de larmes.

[1] Dante avait aimé Béatrix dès l'âge de neuf ans : qu'on lise son admirable *Vita nuova*.

» Et la femme céleste : « Dante, quoique » Virgile t'abandonne, ne pleure pas, ne » pleure pas encore, car bientôt tu de- » vras pleurer pour une autre douleur. »

Dante, perchè Virgilio se ne vada
Non piangere anchè, non piangere ancora,
Che pianger ti convien per altra spada.

» Ainsi parle Béatrix, et du char où elle est assise, elle lui fait entendre des reproches qui lui arrachent des larmes de repentir. « Comment a-t-il enfin daigné approcher de cette montagne ? Ne savait-il pas que l'homme y est souverainement heureux ? Elle l'accuse enfin devant les anges, qui par leurs chants semblent demander son pardon. « Béatrix, disent-ils, » regarde celui qui pour te voir a fait tant

» de chemin! » Elle fixe enfin avec bonté ses yeux sur les yeux de Dante, l'appelle du nom de frère et l'invite à s'approcher d'elle pour être mieux entendue de lui; ses sages entretiens le disposent à la dernière épreuve qui lui reste à subir. Enfin le moment venu, Dante est plongé dans le fleuve qui ranime le souvenir et l'amour de la vertu; et il en sort, *renouvelé comme au printemps un arbre par des feuilles nouvelles, l'âme purifiée et digne de monter aux étoiles.* »

LE PARADIS.

Nous voici arrivé à la troisième *cantica*, qui nous semble à nous le chef-d'œuvre du génie humain, car nous ne partageons pas

l'opinion de ceux qui n'admirent que le premier poëme dans la *Divine Comédie;* et nous sommes persuadé que pour qui a lu le livre tout entier, le Paradis est au moins aussi beau, aussi extraordinaire que l'Enfer et le Purgatoire. Nous allons en donner une analyse rapide, tout en convenant qu'on n'aura ainsi qu'une bien faible idée de cette sublime composition.

« Le début du Paradis est grave, il n'annonce pas, comme celui du Purgatoire, une jouissance vive ou un élan de l'âme; mais le recueillement et la contemplation.
« La gloire de celui qui meut ce grand
» tout pénètre l'univers et brille dans une
» partie plus que dans l'autre. Or c'est dans
» le ciel que se réunit le plus de sa splen-
» deur; j'y montai, et je vis des choses que

» l'on ne saurait plus redire quand on est » descendu ici-bas; car en approchant de » l'objet de son désir, notre intelligence » s'enfonce dans de telles profondeurs que » la mémoire ne peut retourner en arrière. »

» Or c'est par un moyen extraordinaire que Béatrix, avec laquelle Dante est encore sur la montagne, l'enlève au ciel. Il la voit regarder le soleil plus fixement que ne fait jamais un aigle : il puise dans ses regards une force qui lui permet d'arrêter lui-même ses yeux sur cet astre, plus qu'il n'appartient à un mortel. A l'instant il le voit étinceler de toutes parts comme le fer qui sort bouillant de la fournaise; il lui semble qu'un nouveau jour se joint au jour, comme si celui qui en a le pouvoir avait orné les cieux d'un second soleil.

Béatrix restait l'œil attaché sur les sphères éternelles, et lui, cessant de regarder le soleil, fixait ses yeux sur ceux de Béatrix. En les regardant il se sent élever au-dessus de la nature humaine : il n'existe plus en lui de lui-même que ce que vient d'y créer le divin amour qui l'enlève au ciel par sa lumière. En approchant des sphères célestes, il entend leur immortelle harmonie, et il croit voir une partie du ciel, plus étendue qu'un lac immense enflammé par les feux du soleil.

» Béatrix regardant toujours le ciel, et lui toujours les yeux de Béatrix, ils arrivent enfin au globe de la lune, qui s'agrandissait à vue à mesure qu'il en approchait. Les cercles que décrivent les planètes forment autant de cieux où il va s'élever successivement

jusqu'à l'empyrée, dont ses yeux auront appris par degrés à soutenir l'éclat. Or toutes les planètes sont habitées par des âmes bienheureuses. Béatrix va au-devant des demandes de Dante par des explications sur les places graduelles que les élus occupent dans le ciel sans qu'il y ait entre eux différentes mesures de félicité ; elle s'élève ensuite au ciel de Mercure, et y entraîne Dante avec elle. La joie qu'elle éprouve en y arrivant est si vive que la planète en redouble d'éclat. Des milliers d'âmes qui habitent cette planète sous la forme de *lueurs* accourent vers Dante comme des poissons qui dans un vivier courent vers ce qu'on y jette, et qu'ils regardent comme leur pâture. Or l'une de ces âmes est l'empereur Justinien, et lui fait en peu

de mots son histoire et celle de l'aigle impériale. Son récit terminé, la lueur bénie va rejoindre les autres âmes bienheureuses; elles reprennent ensemble leur danse qu'elles avaient interrompue, et, comme des étincelles rapides, elles disparaissent dans la profondeur du ciel.

» Dante se trouve transporté dans la planète de *Vénus* sans s'être aperçu du voyage ; il n'en est averti qu'en voyant Béatrix devenir plus belle. Or les âmes qui y font leur séjour brillent comme des étincelles dans la flamme; comme une voix se distingue d'une autre voix , quand l'une est stable, et quand l'autre varie ses intonations. Ces lumières ou ces âmes tournent en rond avec plus ou moins de vivacité , selon, dit le poète, qu'elles par-

ticipent plus ou moins à la vision éternelle.

» Dans chacune des planètes, Dante s'entretient avec quelqu'une des âmes qui les habitent, et discute souvent avec elles plusieurs points de théologie.

» Les deux célestes voyageurs arrivent au ciel de Mars. La foule innombrable des bienheureux y est rangée en forme de croix à branches égales. Ils y fourmillent en quelque sorte, comme les étoiles dans la Voie Lactée, et jettent un si vif éclat qu'il fait pâlir toute autre lumière. Le nom du Christ rayonne au milieu de cette croix ; et un concert de voix mélodieuses sort de toutes ses parties. Ce sont les âmes de ceux qui sont morts en portant les armes dans les croisades pour la défense de la foi. Une âme traite de la résur-

rection et chante: « Lorsque nous au» rons repris notre corps, nos organes se» ront devenus tels qu'ils pourront suppor» ter tout ce qui augmentera leur plaisir. »

Et les deux chœurs alors, multitude infinie,
Répondirent *Amen* avec tant d'harmonie,
Que je vis clairement que tous ces bienheureux
Désiraient retrouver leurs corps, non pas pour eux,
Mais afin de revoir et leur mère et leur père,
Et ceux qu'ils chérissaient autrefois sur la terre
Avant de s'envoler aux divines grandeurs,
Et d'être dans le ciel de vivantes splendeurs.

» Or l'un des esprits célestes se détache de la croix, comme dans une belle nuit d'été un feu subit sillonne les airs, et semble une étoile qui change de place. Il vient au-devant du Dante avec l'expression de la joie la plus vive; il commence par lui parler un langage si exalté qu'un

mortel ne peut le comprendre; mais quand l'ardeur de son amour a jeté ce premier feu, son parler redescend au niveau de l'intelligence humaine. Il se fait connaître à lui pour *Cacciaguida,* le plus illustre de ses ancêtres, père du premier des *Alighieri,* bisaïeul de Dante, et qui transmit ce nom à sa famille. C'est cet esprit, cette vivante topaze, comme l'appelle le poète, qui, en lui prédisant son exil, lui dit ces vers admirables :

Tu proverai sì come sa di sale
Lo pane altrui, e com' è duro calle
Lo scendere e 'l salir per l'altrui scale.

« Tu éprouveras combien est amer le pain
» de l'étranger, et combien il est dur de
» descendre et de monter par l'escalier des
» autres. »

» Le poète, arrêté long-temps dans le ciel de Mars, s'aperçoit qu'il est monté dans une planète supérieure, par le nouveau degré de feu divin qui brille dans les yeux de Béatrix. Il est arrivé avec elle dans la planète de Jupiter. Les âmes y voltigent en chantant, dans leur lumière, et figurent trente-cinq lettres, voyelles et consonnes, et se rangent en deux files dont la première trace ces mots: *Diligite justitiam,* et la seconde ceux-ci : *Qui judicatis terram.* Le fond de la planète est d'argent, et les lettres enflammées y brillent comme des caractères d'or; tout-à-coup elles se séparent, se combinent de nouveau, et forment par leur réunion la figure d'un grand aigle; les unes en font la tête, surmontée d'une couronne, d'autres le col

d'autres enfin les ailes étendues, le corps et les pieds, et cet aigle mystique, composé de bienheureux qui paraissent tous contens de la place qu'ils occupent dans sa forme immense, ouvre son bec et parle au nom de tous comme si c'était en son nom seul. Il éclaircit des doutes qui s'étaient élevés dans l'âme de Dante sur quelques points de foi, puis il bat des ailes, s'élève, vole en rond et chante au-dessus de sa tête.

L'aigle s'applaudissait avec ses grandes ailes
Dont il faisait jaillir de rouges étincelles.

» Après avoir visité le septième ciel, qui est celui de Saturne, et y avoir vu sur une immense échelle d'or les âmes descendre en si grand nombre qu'il semblait que

toutes les lumières du ciel s'écoulassent par cette voie [1]. Avant de s'élever plus haut, Dante, d'après l'ordre de sa conductrice, baisse ses regards vers la terre, jette les yeux sur les sept planètes qu'il a parcourues, et ne peut s'empêcher de sourire de la chétivre figure que fait la terre.

» A toutes ces ascensions successives,

[1] C'est dans ce ciel que saint Pierre et saint Jacques font subir à Dante un examen sur la foi et sur l'espérance, et c'est dans ce vingt-cinquième chant que se trouve la naïve comparaison des deux pigeons.

Saint Jacques, sous la forme d'une lueur, s'avance pour interroger le poète, et après avoir voltigé quelques instans, se pose à côté de saint Pierre ; en le voyant Béatrix s'écrie :

« Regarde donc sortir de la sainte milice
Celui pour qui l'on va visiter la Galice. »

Près de son compagnon quand un pigeon s'abat,
Tous deux se vont fêtant en un joyeux ébat ;
Tels je vis ces deux saints, dans la même posture,
S'accueillir en chantant leur céleste pâture !

Béatrix a toujours augmenté de lumière et d'éclat. Mais une lumière plus vive encore que celle dont elle brille vient éclairer ces hautes régions. «Voici, dit-elle enfin, le cor-
» tége qui entoure le triomphe du Christ;
» voici réunie toute la clarté que ces sphères
» répandent dans leur cours. Ouvre mainte-
» nant les yeux, tu as vu des choses qui te rendent capable de les fixer sur les miens.»
A ces mots il se sent tel qu'un homme qui revient d'un songe qu'il a oublié, et qui s'efforce en vain de le rappeler dans sa mémoire. Or Dante et Béatrix sont parvenus à l'empirée. Le Paradis entier retentit du chant : *Gloria in excelsis*. Dante en est enivré; il croit voir et entendre l'expression de la joie de l'univers. Dans un cercle de lumière émanée d'un rayon même

de Dieu, sont disposés concentriquement comme les feuilles d'une rose, des milliers de siéges où sont assises les deux divisions de la cour céleste. La lumière éternelle est au centre, autour duquel les âmes bienheureuses occupent le dernier rang. Au-dessus de cette rose immense voltigeait l'innombrable milice des Anges comme un essaim d'abeilles. Ces Anges descendaient sans cesse sur la rose, et de là remontaient au séjour qu'habite éternellement l'objet de leur amour; ils y portaient de siége en siége cette paix et cette ardeur qu'ils allaient puiser eux-mêmes en agitant leurs ailes. Le poète, après avoir peint avec complaisance tous les détails de ce ravissant spectacle, exprime l'enchantement qu'il éprouve par ce rapprochement singulier,

où il trouve à placer encore un trait contre son ingrate patrie : « Si les barbares venus des régions qui sont sous la constella-» tion de l'Ourse s'étonnèrent à l'aspect de » Rome et de ses monumens, quelle dut » être ma stupeur, à moi qui avais passé de » l'humain au divin, du temps à l'éternité, » et de Florence chez un peuple *juste!* » Il se compare à un pèlerin qui se délasse en regardant le temple où il est venu accomplir son vœu, et dont il espère déjà redire toutes les merveilles; il contemple ces visages qui inspirent la charité, ornés de la lumière qu'ils empruntent et de leur propre joie. Dans le ravissement dont il est plein, il éprouve le besoin d'interroger Béatrix; il veut se tourner vers elle, et ne la trouve plus; mais à sa place un vieillard

vénérable et tout rayonnant de gloire; elle est allée se placer sur le siége flamboyant qui lui était destiné au troisième rang des âmes bienheureuses. Béatrix, dans l'immense éloignement où elle est, regarde Dante, lui sourit et se retourne vers la source de l'éternelle lumière.

» Dante essaie de rendre comment il a vu réuni par l'amour en un seul faisceau, dans les profondeurs de l'essence divine, tout ce qui est dispersé dans l'univers, la substance, l'accident et les propriétés de l'une et de l'autre; et comment il a cru voir trois cercles de couleurs différentes et de la même grandeur, dont l'un semblait réfléchi par l'autre, comme l'arc-en-ciel par un arc semblable, et le troisième paraissait un feu également allumé pas tous les

deux. Tandis qu'il regarde attentivement ce prodige, en s'efforçant de le comprendre, il s'aperçoit que le second des trois cercles porte en soi, peinte de sa propre couleur, l'effigie humaine; ses efforts pour pénétrer ce nouveau mystère sont aussi vains que ceux du géomètre qui cherche un principe pour expliquer l'exacte mesure du cercle. Il y renonçait enfin, lorsqu'un éclair frappe son âme, l'illumine et remplit tout son désir. Mais il manque de pouvoir pour se retracer cette grande image. Il reconnaît son impuissance, et soumet sa volonté à *cet amour qui fait mouvoir le soleil et les autres étoiles.* »

Ainsi finit la *Divine Comédie* de Dante Alighieri, de Florence, poète de la taille

d'Homère, et plus grand philosophe, non pas peut-être par raison de génie, mais parcequ'il trouva le monde vieux, et montrant plus à nu ses ressorts lorsqu'il fixa sur lui ses puissans regards. Ainsi Shakspeare fut un observateur plus profond que les trois tragiques grecs, et partant créa des drames qui touchent davantage les cœurs modernes; il nous suffit d'être compris par ceux qui cherchent dans un poème et dans un drame autre chose qu'un intérêt vulgaire et de mesquines combinaisons, par ceux enfin qui mettent le fond avant la forme. Or, à présent que nous avons descendu avec Dante tous les degrés de l'Enfer, remonté tous ceux du Purgatoire, et parcouru les cieux des sept planètes, jetons un dernier regard sur cette grande

machine poétique, et remettons-nous en l'esprit, d'abord ces deux grandes figures symboliques guidant le poète à travers les ombres de l'Enfer et du Purgatoire et les splendeurs du Paradis, et formant avec lui les trois principaux personnages de son drame mystique; puis ces âmes courant sans relâche après un immense étendard, ou bien battues par un ouragan éternel, marchant sous la pluie de feu, vêtues de chapes de plomb, échangeant leurs substances, couchées dans des sépulcres ardens, enfoncées dans l'étang de glace, muettes et immobiles par l'excès de la douleur; et pendant ce sombre voyage, les questions naïves de Dante, sa peur touchante, sa confiance en Virgile, son langage si franc et si vrai qu'il semble avoir

vu réellement tout ce qu'il imagine; ses éloquentes imprécations contre la cour de Rome et contre l'Italie; sa joie de revoir le soleil au sortir du gouffre infernal; l'arrivée de l'ange conduisant les âmes au Purgatoire; les orgueilleux tournant sans cesse autour de la montagne, en récitant l'Oraison Dominicale, et fléchissant sous les poids énormes qui les accablent; puis encore les anges chantant: *Manibus date lilia plenis;* et Béatrix descendant du ciel, couronnée d'olivier. A son aspect le tremblement et la stupeur de Dante, qui reconnaît la trace de son ancien amour, et comme un enfant qui court dans le sein de sa mère, veut se jeter dans les bras de Virgile; son affliction en ne voyant plus son guide fidèle; sa soumission aux re-

proches de la femme céleste; son vol rapide vers le séjour des étoiles; son arrivée dans la planète de Mercure qui devient plus brillante en recevant Béatrix; et cette multitude de lueurs accourant auprès de leur nouvel hôte, comme les poissons qui se jettent sur l'objet tombé en leur vivier; et ses yeux toujours fixés sur ceux de Béatrix, le départ de Dante pour un autre ciel où rayonne une croix immense toute composée des âmes de ceux qui sont morts en combattant pour la foi; et l'entretien du poète avec son trisaïeul Cacciaguida qui descend au pied de cette croix comme une étoile filant par une belle nuit d'été; et cet aigle, vivant candélabre, formé de lueurs qui sont des âmes, s'applaudissant avec ses grandes ailes et parlant au singu-

lier comme un seul être ; et la danse des Splendeurs qui se meuvent autour de Dante et de sa compagne, comme les sphères autour du pôle ; et enfin, à mesure qu'elle s'élève et qu'elle s'approche de son divin principe, cette beauté toujours croissante de Béatrix, si bien que Dante ne peut plus en supporter la vue, et demeure comme abîmé dans son éclat et semblable à un arbre frappé par la foudre !

C'est surtout en lisant la dernière partie de cette grande trilogie, que l'on est forcé de convenir que tous les poètes qui ont essayé de peindre la condition des bienheureux ne nous ont donné qu'un *Élysée* chrétien , et que Dante seul a su créer un *Paradis*. La *Divine Comédie* est le seul poème épique moderne qui ne relève pas

de l'épopée homérique : la *Jérusalem délivrée*, les *Lusiades*, le *Paradis perdu*, sont des imitations plus ou moins éloignées de l'Iliade ou de l'Odyssée : bien que le sujet de ces poèmes soit moderne et chrétien, leur forme est toute antique ; or c'est le ton et la manière dans lesquels un ouvrage est traité qui en caractérise le genre. Tel auteur aura passé sa vie à mettre en scène des personnages du moyen âge ; et n'aura pas fait un drame aussi nouveau pour nous que l'est le *Jules César* de Shakspeare, avec son vieux nom romain.

La *Divine Comédie* est originale dans le fond et dans la forme ; et si l'on appelle *poème épique*, non pas un *roman en vers*, mais une œuvre idéale, développement

d'une action grande et simple à la fois, touchant au ciel et à la terre, caractérisant un siècle, et formant comme le résumé des connaissances physiques et métaphysiques de son temps, certes le livre de Dante est une admirable épopée, la plus admirable que nous connaissions; Dante, c'est le moyen âge italien qui s'est fait homme, avec ses croyances, sa superstition, sa physique, sa poésie, sa scolastique, ses guerres civiles, son républicanisme féodal, si différent du républicanisme antique; et la *Divine Comédie* a été l'œuvre *nécessaire* du quatorzième siècle. C'est le poème le plus homogène, le plus logique qui soit sorti d'un cerveau humain; partout on retrouve la même touche. Le *Purgatoire* a des échos qui rappellent les gémissemens de

l'Enfer, et cette voix du poète qui a retenti dans les neuf cercles de la spirale infernale, et dans les cavités de la montagne où les âmes se purifient, vient encore se mêler, grave et sublime, à l'harmonie des sphères célestes et aux chants de joie des bienheureux.

Le poème de Dante a un grand intérêt pour qui prend ce mot dans son acception la plus idéale; il nous attache comme l'*Hamlet* de Shakspeare, comme le *Faust* de Gœthe, par la profonde observation du cœur de l'homme et par la philosophie sublime qu'on y rencontre à chaque vers; il a l'intérêt d'idées qui vaut mieux que l'intérêt d'action. Celui-ci est le fléau de la littérature et des arts; et doit finir par perdre entièrement la poésie, si les hom-

mes supérieurs de notre époque ne résistent point au torrent, et dans les ouvrages dramatiques ne font pas toujours prévaloir la peinture et le développement des caractères sur la marche des évènemens.

C'est chose digne de remarque que Dante et Pétrarque, tous deux nés sur la terre brûlante d'Italie , dans ce Midi sensuel, si curieux de la forme, sont de tous les poètes modernes ceux qui ont peint l'amour de la manière la plus chaste et la plus idéale ; tellement que plusieurs ont pensé que Laure et Béatrix n'avaient point existé. Or pour cela deux raisons : raison de temps, raison de génie. C'est ainsi que sous le pinceau du plus grand des peintres, du catholique Raphael d'Urbin, le modèle semble se dépouiller de tout ce qu'il a de

terrestre pour ne montrer que ce *beau* idéal et mystique qui jusque là n'avait été visible qu'à l'œil du poète et du philosophe.

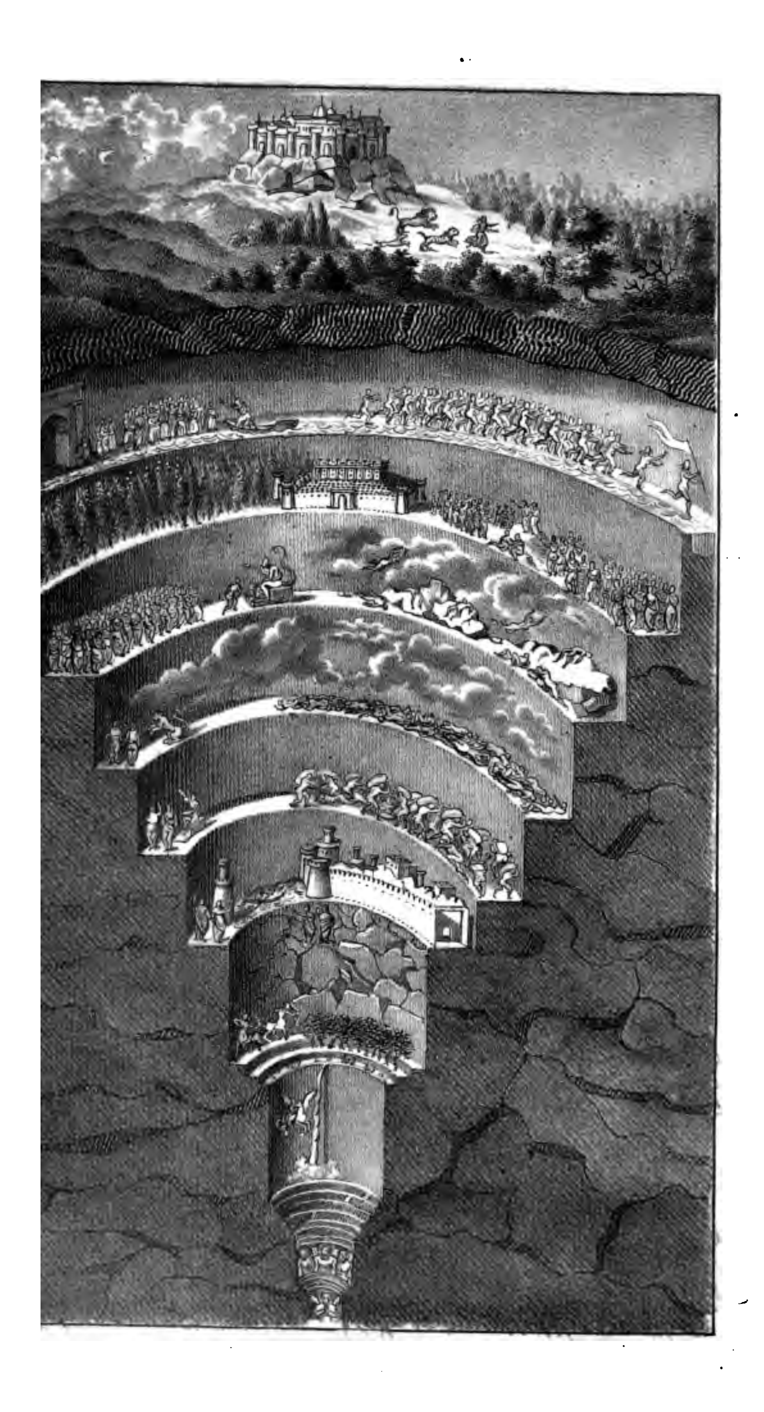
Mais il nous reste à parler du style de la *Divine Comédie;* peu de mots sur ce sujet. Dante, comme tous les grands poètes, est aussi un grand écrivain, le plus grand écrivain de son pays; son style est nerveux , concis , logique, plus ami de la métaphore que de la périphrase , riche en comparaisons, naïf, et l'on pourrait dire, biblique dans plusieurs passages ; figuré et en même temps très simple. Pour essayer de rendre un pareil style, nous n'avons point choisi cette langue *courtisanesque* [1] dont parle Courier , et qui serait

[1] Il y a des critiques qui sans s'inquiéter de savoir si c'est Sophocle ou Shakspeare que l'on traduit, vont prêchant tout

déplacée même dans une traduction de Virgile. La manière d'Alighieri a quelque chose d'arrêté, de précis, qui rappelle les figures découpées sur un fond d'or de ce Giovanni da Fiesole, qui semble le peintre du Paradis, comme Michel-Ange est celui de l'Enfer. Locutions dantesques, répétitions de formes, expressions latines, nous avons tout reproduit scrupuleusement; comme en faisant une traduction de l'Iliade, nous aurions respecté les épithètes sacramentelles et ces belles manières

le jour un seul style, une seule élégance; qu'il faut écrire comme *Racine* dans la langue de Racine : inhabiles qu'ils sont à saisir les liens intimes qui unissent le style et la pensée; gens d'ailleurs impuissans à sentir, et partant à juger, et qui ne semblent parler que pour montrer combien ce qu'on appelle en France de l'*esprit* est chose insuffisante lorsqu'on traite les affaires de l'art et de l'imagination.

de dire homériques qui donnent tant de caractère au style. Donc, toutes les fois que notre traduction paraîtra inexacte, ce ne sera point système, mais impuissance, car nous ne sommes pas de ceux qui croient avoir le droit de changer et de mutiler les grands auteurs qu'ils traduisent; quand par hasard Dante est obscur, nous n'avons pas craint de l'être comme lui, préférant toujours le tour et la concision poétiques à la paraphrase prosaïque. En un mot, nous n'avons jamais transporté le commentaire dans le texte, et nous nous sommes livré en toute confiance à notre poète; marchant quand il marche, nous arrêtant quand il s'arrête, et le suivant pas à pas, comme lui-même suivait Virgile dans son fatal voyage.



ENFER.

L'ENFER.

❀

CHANT I.

❀

[illegible]

[illegible]

Chant premier.

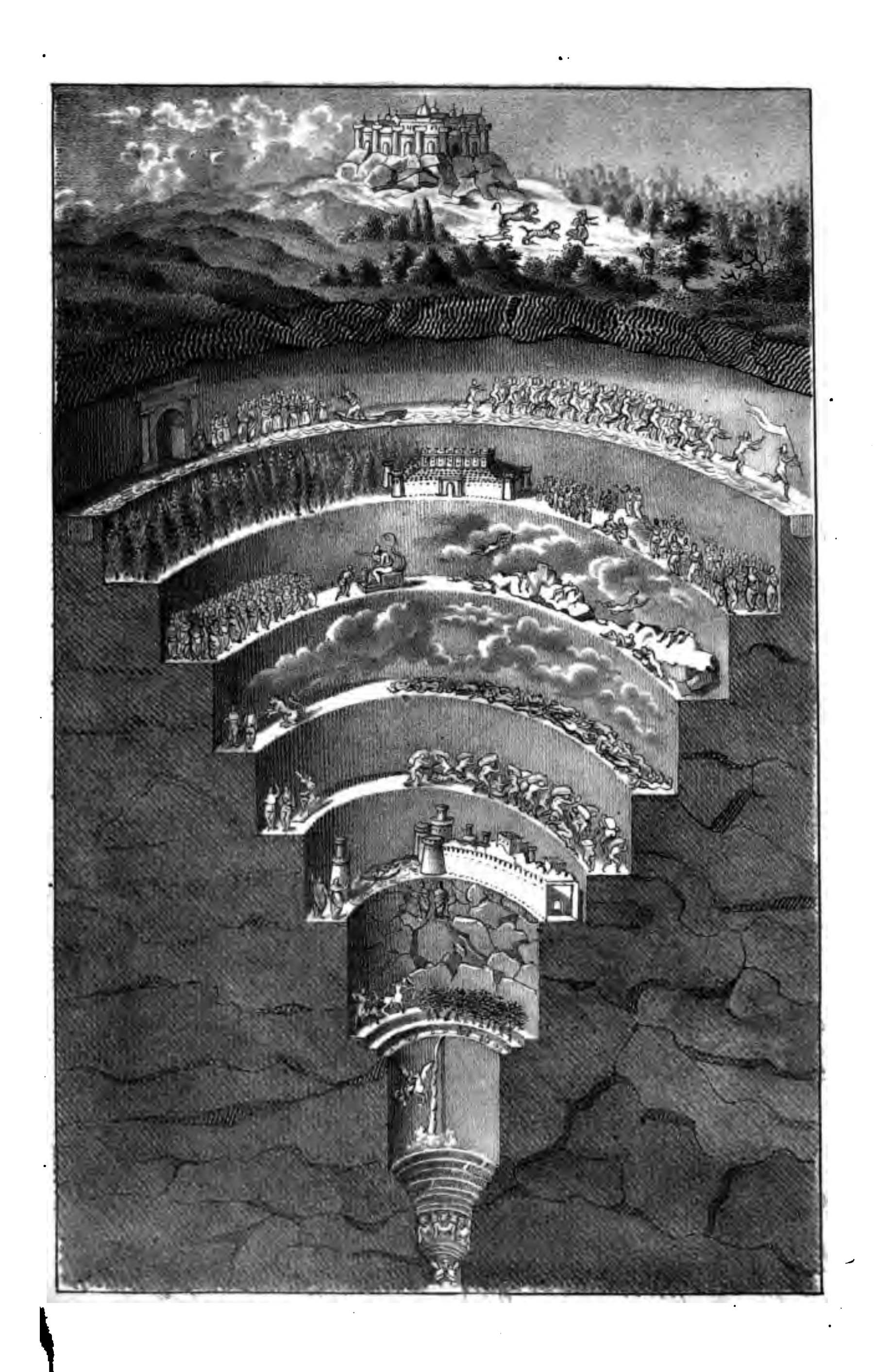
Quand j'étais à moitié du chemin de la vie,
La lumière à mes yeux tout-à-coup fut ravie,
Et je me retrouvai dans une âpre forêt
Où mon âme perdue et désolée errait;
C'était une forêt obscure, épouvantable,
Et dire ici combien elle était redoutable

Serait chose pénible et si pleine d'effroi,
Que la mort paraîtrait moins amère pour moi.
Pour parler d'un grand bien et d'une aide imprévue,
Je dirai quels dangers s'offrirent à ma vue;
Je ne sais pas comment j'entrai dans ce grand bois,
Car sur moi le sommeil pesait de tout son poids
A l'heure où je sortis de la route divine.
Mais bientôt, quand je fus au pied d'une colline
Où finissait le bois et son obscurité,
Levant mes yeux en haut, je vis de tout côté
Le sommet de ce mont doré par la lumière
Qui nous fait marcher droit dans l'humaine poussière;
Et ce terrible effroi commençait à passer,
Qui durant cette nuit m'était venu glacer.
Et pareil à celui qui pendant la tempête,
Touchant enfin le bord et relevant sa tête,

CHANT I.

Avant de secouer l'onde du gouffre amer,
Heletant, se retourne et regarde la mer,
Mon âme qui fuyait, au bout de la carrière,
S'arrêta pour jeter un regard en arrière
Vers ce bois formidable où l'on va si souvent,
Et d'où ne sort jamais aucun homme vivant.
Quand j'eus repris haleine, en me couchant à terre,
Je me mis à marcher par ce lieu solitaire;
J'avançais avec peine, et faisant mille efforts,
Car mon pied le plus bas soutenait tout mon corps[1];
Voilà que tout-à-coup, auprès de la montée,
Une agile panthère, à la peau tachetée,
Parut devant mes yeux, et d'un air calme et fier,
S'emparant du chemin, sembla me défier.

[1] Attitude d'un homme qui monte.



ENFER

L'ENFER.



CHANT I.

❀

ARGUMENT.

Exposition. Dante se trouve perdu dans une forêt obscure ; il veut, pour en sortir, monter sur une colline, mais trois bêtes féroces lui barrent le chemin ; alors Virgile paraît, et lui annonce qu'il lui montrera l'Enfer et le Purgatoire, et que Béatrix le conduira au Paradis. Dante rend grâces à Virgile, et se prépare à le suivre.

Chant premier.

*

Quand j'étais à moitié du chemin de la vie,
La lumière à mes yeux tout-à-coup fut ravie,
Et je me retrouvai dans une âpre forêt
Où mon âme perdue et désolée errait;
C'était une forêt obscure, épouvantable,
Et dire ici combien elle était redoutable

De me conduire aux lieux dont tu viens de parler,
Et par le champ des pleurs de me laisser aller,
Si, que je puisse voir la porte de saint Pierre,
Et ceux qui pour toujours ont fermé leur paupière,
Et qui brûlent là-bas loin des sacrés parvis. »

Or, il marcha devant, et moi je le suivis.

❀

CHANT II.

❀

ARGUMENT.

Invocation. Dante craint de n'avoir pas assez de force pour entreprendre le voyage de l'Enfer ; mais rassuré par Virgile, il reprend courage, et continue de le suivre comme son seigneur et maître.

Chant deuxième.

*

Le jour baissait, la nuit venant avec mystère
Enlevait à leurs maux ceux qui sont sur la terre,
Et moi seul, à cette heure, entre tous les humains,
Je veillais, et j'allais par ces âpres chemins,
En préparant mon âme à la guerre cruelle
Qui bientôt, chez les morts, devait fondre sur elle.

2

Muses, Génie, et toi, Mémoire, qui gravais
Dans ton livre d'airain tout ce que je voyais,
Venez à mon secours, et montrez la puissance
Et la perfection de votre pure essence!

Or je dis: « Maître, toi qui diriges mes pas,
Écoute un peu, de grâce: oh! ne m'abuse pas,
Mais, sans plus avancer, dis-moi si mon courage,
Poète, est assez grand pour ce sombre voyage!
Tu racontes qu'Énée avec son corps charnel
Descendit autrefois au royaume éternel;
Mais si le ciel lui fut à ce point favorable,
Pensant aux rejetons que ce tronc vénérable

Devait faire surgir au moment désigné,
Aucun sage ici-bas ne s'en est indigné,
Parceque Dieu lui-même avait choisi cet homme
Pour fonder le berceau de la ville de Rome,
Où, parmi les parfums du divin encensoir,
Le successeur de Pierre un jour devait s'asseoir :
On prédit au Troyen, dans sa grande entreprise,
Sa victoire et l'éclat de notre sainte Église;
Le bienheureux saint Paul fut ravi jusqu'aux cieux
Pour nous en rapporter un secours précieux.
Mais moi, puis-je affecter si haute destinée?
Je ne suis point saint Paul, je ne suis point Énée!
C'est pourquoi je crains bien, à parler franc ici,
Que ce ne soit folie à moi d'aller ainsi :
Au reste tu sais tout, et ton regard de flamme,
Poète, lit déjà dans le fond de mon âme. »

Et pareil à celui qui veut, puis ne veut plus,
Et suit tantôt le flux et tantôt le reflux,
Je rejetai bien loin ma première pensée
Et suspendis soudain la marche commencée.

« Si j'ai compris, me dit le poète-empereur,
Ton âme en ce moment succombe à la terreur,
Laquelle bien souvent trouble le cœur de l'homme
Et le détourne ainsi d'un grand dessein, tout comme
Le stupide animal qui de son ombre a peur.
Donc, pour te délivrer d'un fantôme trompeur,
Je dirai qui m'invite à te montrer la voie,
Et quelle est la vertu qui dans ces lieux m'envoie.

» J'attendais avec ceux qui n'ont pas eu la foi,
Quand une sainte femme a paru devant moi;
Ses yeux étincelaient comme fait une étoile;
Elle m'a salué, puis, écartant son voile,
Elle s'est mise à dire avec un doux accent:
« Belle âme de Mantoue, esprit sage et puissant,
Dont le nom doit là-haut vivre autant que le monde,
Mon ami s'est perdu dans la forêt profonde,
Et trouve en son chemin un tel empêchement,
Qu'il revient sur ses pas, pleure, et dans son tourment
Demande à deux genoux que l'on vienne à son aide;
Mais je crains qu'il soit tard pour lui porter remède,
Si j'en crois ce qu'au ciel tout à l'heure on m'a dit,
Sur cet homme perdu dans le sentier maudit.

Hâte-toi donc, esprit, que ta bouche savante
Le console et l'arrache à ce lieu d'épouvante.
Or je suis Béatrix, cesse de t'étonner,
Et je viens d'un endroit où je veux retourner;
C'est l'amour qui me pousse en la première enceinte
Loin de l'aspect brûlant de la Trinité sainte:
Quand je serai là-haut, devant mon doux Seigneur,
Je parlerai de toi, Virgile, avec honneur. »

» Elle se tut alors, et moi je dis: « O reine!
Maîtresse de vertu, par toi l'espèce humaine
Surpasse en dignité tous les êtres vivans,
Sous le ciel de la lune et les astres mouvans;
Ton ordre m'est si doux que si, dans l'instant même,
J'avais exécuté ta volonté suprême,

Je me reprocherais d'avoir trop attendu;
Or je t'obéirai, car j'ai bien entendu.
Mais dis-moi, je te prie, ô bienheureuse femme!
Comment n'as-tu pas craint, toi, belle et pure flamme,
De descendre en ce cercle impur, et de quitter
Le séjour radieux où tu veux remonter?»

« Puisque c'est ton désir, reprit la femme sainte,
Je te dirai pourquoi je viens ici sans crainte,
Car on doit redouter ce qui nuit seulement,
Le reste ne doit pas troubler l'âme un moment:
Or le Seigneur mon Dieu m'a voulu faire telle
Que je ne ressens pas la misère mortelle,
Et que je puis descendre en ces gouffres ardens,
Et sans crainte du feu rester ainsi dedans.

Au ciel est une femme en charité puissante,
Aux malheurs des humains douce et compatissante;
Elle a prié Lucie, en lui disant: « Là-bas
Ton fidèle t'appelle et tu ne l'entends pas! »
Or Lucie à son tour est venue à l'empire
Où j'ai près de Rachel un trône de porphyre,
Et m'a dit: « Béatrix, ô rubis éclatant!
Vas-tu pas secourir celui qui t'aima tant
Qu'il est sorti pour toi du grand troupeau des hommes;
Entends-tu pas ses cris de ce ciel où nous sommes;
Vois-tu pas comme il pleure et comme il se débat
Sur le fleuve où se livre un éternel combat? »
Jamais être vivant, chez la mortelle engeance,
Esprit divin, n'a mis autant de diligence
A s'enfuir du danger, que j'en ai mise, moi,
A laisser là mon trône et m'envoler vers toi,

Me confiant, Virgile, en ce parler sublime,
Ton honneur et l'honneur de tous ceux qu'il anime. »

» La voix de Béatrix cessa de retentir,
Et ses beaux yeux en pleurs me disaient de partir;
Je suis donc accouru bien vîte à sa prière,
Et je t'ai rencontré dans la triste carrière,
Et j'ai fait reculer, en étendant la main,
La louve qui voulait te barrer le chemin.
Qu'attends-tu donc encore et quelle est ta pensée?
Que ne dépouilles-tu cette crainte insensée,
Quand trois femmes du ciel daignent songer à toi,
Et pour te délivrer s'unissent avec moi? »

Comme la jeune fleur qui par la nuit glacée
Et se penche et se ferme à la froide rosée,
Et puis le lendemain, quand vient le jour vermeil,
Se dresse sur sa tige et s'entr'ouvre au soleil,
Ainsi je relevai ma tête appesantie,
Et, libre de la peur que j'avais ressentie,
Je m'écriai tout haut et d'un ton décidé:
« Oh! bénis soyez-vous, vous qui m'avez aidé,
Hôtes du ciel, et toi, qui, prompt comme la flamme,
Viens accomplir le vœu de la céleste femme!
Poète, je me rends, ton langage vainqueur
Rehausse mon courage et raffermit mon cœur,
Si bien que me voilà comme j'étais naguère,
Tout prêt à soutenir cette fatale guerre.

Marche donc en seigneur et maître devant moi,
Et que ta volonté soit ma reine et ma loi. »

Je me tus, et le front tout rayonnant de joie
Je m'enfonçai soudain dans la pénible voie.

❋

CHANT III.

*

ARGUMENT.

Dante, suivant toujours Virgile, arrive à la porte de l'Enfer; après avoir lu l'inscription placée sur cette porte, les deux poètes entrent dans le premier cercle, où sont punies les âmes de ceux qui n'ont eu ni vices ni vertus.

Chant troisième.

*

« C'est par moi que l'on va dans la cité des pleurs,
» C'est par moi que l'on va dans le champ des douleurs,
» C'est par moi que l'on va chez la race damnée!
» La justice a conduit la main dont je suis née;
» Or le Père et le Fils, et l'Esprit souverain,
» Font, depuis le chaos, tourner mes gonds d'airain:

» Rien n'existe avant moi, que choses sans naissance.
» Vous qui passez mon seuil, laissez là l'espérance. »

Voilà ce que je vis, en caractère noir,
Sur le haut d'une porte, et sans le concevoir.
« Maître, dis-je en tremblant, ces paroles sont dures! »
Et lui : « Mon fils, il faut qu'en ton cœur tu t'assures;
Nous sommes arrivés aux lieux où je t'ai dit
Que tu devrais bientôt voir le peuple maudit
Qui ne pourra jouir de la béatitude. »
Alors, pour apaiser ma grande inquiétude,
Il prit en souriant ma main avec sa main,
Et puis me fit entrer dans l'infernal chemin.



Là tout était couvert d'impénétrables voiles,
Et des cris résonnaient sous ce ciel sans étoiles;
C'est pourquoi tout d'abord je me mis à pleurer:
Des soupirs comme en fait l'homme près d'expirer,
Des sanglots étouffés, un bizarre langage,
Des froissemens de mains, des hurlemens de rage,
Formaient une tourmente, et ressemblaient au vent
Qui soulève la mer et le sable mouvant,
Quand retentit en haut la voix de la tempête.
Et moi, qui me sentais tout autour de la tête
Comme un bandeau d'erreurs, je dis d'un air surpris:
« Maître, quel est ce bruit et quels sont ces esprits
Qui se désolent tant? » Lui: « Ce sont les supplices
De la race qui fut sans vertus et sans vices,

Tels sont les habitans de cette région;
Ils sont ici mêlés à cette légion
Des Anges qui ne fut fidèle ni rebelle,
Mais qui demeura neutre en la grande querelle:
Les cieux les ont chassés, de peur d'être moins purs,
Et le dernier Enfer, en ses gouffres obscurs,
Ne les a point reçus, car les coupables âmes
En tireraient honneur, brûlant aux mêmes flammes.»
«Mais pourquoi, dis-je alors, pleurent-ils donc si fort?»
Et lui me répondit: «Voici quel est leur sort:
Ils ne peuvent mourir, et si basse est leur vie
Que le moindre renom excite leur envie;
Le monde n'en a point gardé de souvenir,
Dieu les a repoussés sans daigner les punir;
Mais ne parlons point d'eux, regarde-les et passe!»
Et moi qui regardai, j'aperçus dans l'espace

Courir en tournoyant un immense étendard
Qui traversait les airs aussi vite qu'un dard,
Et derrière venait une si grande foule,
Sur cette triste plage où le monde s'écoule,
Que je n'aurais pas cru que de ses froides mains
La mort jusqu'à ce jour eût défait tant d'humains;
Et comme je cherchais dans cette plaine sombre,
Au milieu de ces morts, à reconnaître une ombre,
Je reconnus celui qui fit *le grand refus*[1],
Et je compris alors que ce groupe confus
Était formé de ceux qui furent incapables,
Quand ils étaient ici, d'être bons ou coupables;
Et ces infortunés, qui ne vécurent pas,
Étaient nus, et couraient piqués à chaque pas

[1] Celui qui refusa la papauté.

Par des guêpes d'enfer qu'éveillait leur passage:
Tout leur corps ruisselait de sang, de leur visage
Tombaient des pleurs amers avec ce sang mêlés,
Que buvaient à leurs pieds des vers longs et pelés.

Or, regardant plus loin dans la triste carrière,
Je vis une autre foule au bord d'une rivière,
Et m'écriai: « Virgile, ô poète! dis-moi
Quels sont ces malheureux, et quelle étrange loi
Les fait passer si vite à cet autre rivage,
Autant que je puis voir à travers le nuage? »
Et lui me répondit: « Ne m'interroge pas,
Tu l'apprendras bientôt quand nous serons là-bas
Près du fleuve Achéron. » Je baissai la paupière,
Et demeurai muet comme un homme de pierre;

Et puis je m'avançai vers le fleuve en tremblant.
Voici sur un esquif venir un vieillard blanc,
Criant : « Malheur à vous, malheur, âmes damnées !
N'espérez point revoir vos rives fortunées,
Car je vais vous conduire en un terrible lieu,
Dans l'éternel Enfer et de glace et de feu !
Et toi, vivant, qui viens sur ces rivages sombres,
Éloigne-toi des morts et des coupables ombres ! »
Et comme à cet appel je n'obéissais pas :
« Il te faudra, dit-il, porter ailleurs tes pas,
Pour qu'un esquif moins lourd te mène à l'autre rive ! »

« Si cet homme vivant dans ton domaine arrive,
Dit Virgile au vieillard, c'est parcequ'on le veut,
Pilote de l'Enfer, dans l'endroit où l'on peut

Toujours ce que l'on veut. » Et le nocher avide,
Conducteur des damnés sur ce marais livide,
Éteignit ses regards comme la braise ardens.
Or les âmes des morts allaient grinçant des dents,
Car elles comprenaient ces paroles amères;
Elles maudissaient Dieu, leurs pères et leurs mères,
Leurs fils, le genre humain, le temps et le moment,
Le pays et le lieu de leur enfantement;
Puis en pleurant bien fort, elles vinrent ensemble
A la rive maudite, où leur destin rassemble
Ceux qui n'aiment point Dieu: là le vieillard Caron,
Diable aux yeux flamboyans, bat de son aviron
Quiconque avec lenteur s'approche du rivage.
Et comme on voit, l'automne, en la forêt sauvage,
Quand les arbres au vent semblent près de céder,
Les feuilles s'en aller une à une et tomber,



Si que la branche enfin rend son bien à la terre;
Ainsi les fils d'Adam, par ce champ solitaire,
Se jettent dans la barque au signal du nocher,
Semblables au faucon que rappelle l'archer;
Ils s'en vont, ils s'en vont sur la rivière sombre,
Et ne sont pas encor passés qu'un pareil nombre
Attend déjà la barque au bord qu'ils ont quitté.
« Mon fils, me dit alors Virgile avec bonté,
Ceux qui laissent là-haut une dépouille immonde
Arrivent sur ces bords de tous les points du monde;
Ils sont tous possédés en cet étrange lieu
Du besoin d'avancer; la justice de Dieu
Les presse tellement que leur crainte se change
En un brûlant désir de passer cette fange.
Or jamais âme humaine éprise de vertu
N'est descendue ici; c'est pour cela, vois-tu,



Que Caron t'écartait de ceux qu'il accompagne.

Quand il eut achevé, l'infernale campagne
Trembla si fortement, qu'à ce seul souvenir
Je sens un froid de mort jusqu'à mon cœur venir
Et mon sang s'arrêter comme en ce jour d'alarmes.
Un grand vent balaya cette terre de larmes,
L'air s'embrasa soudain et devint tout vermeil,
Et moi je tombai tel qu'un corps pris de sommeil.

❋

CHANT V.





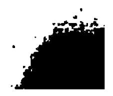
ARGUMENT.

Les deux poètes descendent du premier cercle dans le second, où sont punis les luxurieux, dont le supplice est d'être emportés et battus par un ouragan éternel; Dante rencontre parmi eux Françoise de Rimini qui lui raconte son histoire.

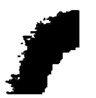
Chant cinquième.

Comme l'hiver, venant en files dans les nues,
Et jetant de grands cris, on voit passer les grues,
Tels, par le vent poussés de tourmens en tourmens,
Ces esprits vont traînant de longs gémissemens.
Et moi qui regardais, je m'écriai : « Poëte!
Quels sont ces malheureux que cet ouragan fouette

Et tourmente si fort ? » Et lui me répondit :
« Celle qui vient d'abord dans ce troupeau maudit
Gouverna plus d'un peuple ; au vice abandonnée,
Afin de suivre en paix son ardeur effrénée,
Elle mit dans ses lois : *Ce qui plaît est permis ;*
Or cette ombre autrefois était Sémiramis,
Épouse de Ninus, qui régna sur la terre
Du soudan de Bagdad aujourd'hui tributaire.
Cette autre à ses côtés est la pauvre Didon,
Qui mourut par amour au pays de Sydon. »
Et puis je vis encor la reine Cléopâtre,
Et la princesse Hélène, et son perfide pâtre,
Achille, fils des dieux, qui, combattant l'amour,
Fut vaincu comme un autre et soumis à son tour ;
Tristan, et plus de mille atteints des mêmes flammes.



Or, pendant que Virgile allait nommant les âmes
Des dames et des preux qui s'aimèrent jadis,
Je sentis s'amollir mon cœur, et je lui dis :
« Maître, je voudrais bien parler à ces deux ombres
Qui vont volant ensemble en ces régions sombres,
Et paraissent de loin si légères au vent. »
Et lui me répondit : « Il arrive souvent
Que les âmes des morts cèdent à la prière ;
Quand elles seront là, dans la triste carrière,
Au nom de cet amour leur plus cher souvenir,
Appelle-les, bientôt tu les verras venir. »
Dès que le vent d'Enfer les eut vers nous tournées :
« Si rien ne vous arrête, âmes infortunées,
Criai-je, ah ! traversez ce noir vallon de pleurs,
Et venez donc ici nous conter vos douleurs ! »



Comme au tomber du jour deux colombes fidèles
Volent à leurs petits, battant l'air de leurs ailes,
Ainsi vinrent à nous ces esprits malheureux;
Tant mon appel touchant eut de force sur eux!

« Être compatissant, toi qui dans les ténèbres
Vas visitant des morts les demeures funèbres,
Dit l'un d'eux, si Jésus daignait nous écouter,
Tous deux nous le prierions qu'il lui plût ajouter
A ton bonheur mortel les célestes délices,
Puisque tu prends pitié de nos cruels supplices.
Donc, pendant que le vent se tait, je parlerai,
Ou, si tu le veux, parle, et je t'écouterai.

La terre où je naquis est près de ces rivages
Où le Pô fatigué de fleuves et d'hommages,
Dans l'abîme profond qui doit le rendre amer
Descend pour demander du repos à la mer.
Amour qui se prend vite au cœur gentil et tendre,
Embrasa celui-ci pour mon corps, vaine cendre!
Amour qui ne fait grâce à nul aimé d'aimer,
Vint d'un feu si brûlant à mon tour m'enflammer,
Qu'ici même, tu vois, au sein de la tempête,
Et de cet ouragan qui courbe notre tête,
Toujours il m'accompagne et s'attache à mes pas;
Amour nous a conduits tous les deux au trépas. »

C'est ainsi que parla cette âme désolée.
Et moi, ma lèvre pâle à ma lèvre collée,

Je demeurai sans voix et le front abattu
Jusqu'à ce que Virgile : « Hé bien, que penses-tu ? »
« Maître, lui répondis-je, hélas ! quels doux martyres,
Quels amoureux pensers et quels charmans délires
Les ont enfin menés à ce pas douloureux ? »
Puis je levai la tête, et me tournant vers eux :
« Françoise, ton supplice et ta douleur passée
Me font pleurer moi-même à leur triste pensée ;
Mais dis-moi, je t'en prie, au temps des doux soupirs,
Comment connûtes-vous vos incertains désirs ? »

L'ombre dit : « Il n'est pas de douleur plus amère
Que de penser aux jours heureux dans la misère !
Le poète romain, debout à ton côté,
Le sait, il a senti la dure vérité ;

Mais, puisque ton esprit désire tant connaître
La source dont jadis notre amour vint à naître,
Je m'en vais faire, hélas! en ces cruels instans,
Comme celui qui parle et pleure en même temps.
Un jour que nous lisions l'amoureuse aventure
De Lancelot; souvent, pendant cette lecture
Qui nous charmait tous deux de la même façon,
(Nous étions seuls alors, et sans aucun soupçon),
Souvent sans y penser nos yeux se rencontrèrent,
Et notre front pâlit et nos voix se troublèrent;
Mais un passage enfin dans ce livre si doux
Décida notre sort et triompha de nous:
Quand nous vîmes l'amant de Genèvre en délire,
Imprimer un baiser sur son divin sourire,
Lui, que rien ne pourra me ravir à présent,
Baisa ma bouche aussi, brûlant et frémissant:

L'auteur fut Galehaut pour nous en cette page[1],
Et nous ne lûmes pas, ce jour-là, davantage. »

Tandis qu'un des esprits nous disait ses douleurs,
L'autre pleurait si fort qu'à l'aspect de ses pleurs,
Je sentis la pitié dans mon âme s'épandre,
De mon cœur attendri les fibres se détendre,
Bientôt ses battemens plus lents et sans ressort
Cesser, et je tombai comme tombe un corps mort.

[1] Galehaut, chevalier qui servit les amours de Lancelot et de Genèvre.

❋

CHANT XV.

❀

ARGUMENT.

Les deux poètes rencontrent sous la pluie de feu une troupe d'âmes, qui sont celles des sodomistes. Dante reconnaît parmi elles son maître Brunetto Latini, qui lui prédit son exil.

Chant quinzième.

*

Nous marchions près du fleuve et du sol qu'il inonde,
Et l'humide vapeur qui sortait de son onde
Tempérait la chaleur. Or, comme les Flamands,
Craignant la grande mer et ses flots écumans,
Entre Bruge et Cadsandt ont construit la barrière
Qui force l'Océan à tourner en arrière;

Comme ceux de Padoue au bord de la Brenta,
Pour sauver les palais que leur art inventa,
Élèvent des travaux dans leurs vertes campagnes
Avant que le printemps n'échauffe les montagnes :
De même en cet endroit une divine main
Avait fait une digue adossée au chemin ;
Seulement cette digue, au fond de même sorte,
Était un peu moins haute et paraissait moins forte.
Nous étions déjà loin de la forêt, si bien
Que du point où j'étais je n'y distinguais rien,
Quand nous vîmes venir des ombres au front blême,
Et chacune en passant nous regardait : de même
Sous la nouvelle lune on se regarde, au soir ;
Puis avançant la tête afin de nous mieux voir,
Elles clignaient des yeux, comme au feu qui pétille
Ferait un vieux tailleur enfilant son aiguille.

Or je fus arrêté bientôt par un damné
Qui me prit par ma robe, et d'un air étonné
S'écria tout-à-coup : « O rencontre imprévue ! »
Comme il tendait vers moi les bras, à cette vue
Je contemplai de près son visage brûlé ;
Alors, malgré son front noirâtre et désolé,
Je le reconnus bien. Me courbant jusqu'à terre :
« Vous en ces lieux, lui dis-je : eh, quoi ! par quel mystère,
Messire Brunetto... ? » Mais lui, quand j'eus fini :
« Mon fils, permets qu'ici Brunetto Latini
S'entretienne avec toi, sans plus suivre leur trace. »
Et je lui répondis : « Faites-moi cette grâce.
Même, si vous voulez, je vais m'asseoir ici,
Pourvu que cet esprit me le permette aussi,
Car c'est lui qui me guide. » Il reprit d'un air sombre :
« O mon fils bien-aimé, toutes les fois qu'une ombre

S'arrête en son chemin pendant quelques instans,
Sous le torrent de flamme elle reste cent ans;
C'est pourquoi je t'engage à poursuivre ta marche;
Je t'accompagnerai jusqu'à cette grande arche,
Et puis je rejoindrai là-bas ces malheureux
Qui vont pleurant le sort qui pèse tant sur eux.»
Cependant je n'osais sortir de la chaussée
Pour cheminer de front, et la tête baissée
J'allais comme quelqu'un qui lui rendait honneur.
Alors il commença: «Quel décret du Seigneur
Avant ton dernier jour en ce pays t'envoie,
Et quel est donc celui qui te montre la voie?»

«Dans le monde vivant, lui répondis-je alors,
Sur cette terre où l'âme est toujours jointe au corps,

Je me suis égaré seul dans une vallée,
Lorsque mon heure encor n'était pas écoulée:
Hier matin je fuyais, le cœur glacé d'effroi,
Quand cet homme divin a paru devant moi;
Il m'aime et pour mon bien, par cette voie immonde
Et sous l'ardente pluie il me ramène au monde. »

Et Brunetto reprit: « Si ton heureux destin
Ne t'abandonne pas, mon fils, je suis certain
Que tu ne peux manquer, en suivant ton étoile,
D'arriver à ton but, et de ployer ta voile
Dans un port glorieux; et moi qui t'ai quitté,
Si je n'étais pas mort si vite à ton côté,
En voyant le ciel même à ton œuvre propice,
Je t'aurais soutenu dans la brillante lice;

Mais cet infâme peuple à Fiésole enfanté[1],
Aussi dur que le roc qui jadis l'a porté,
Sera ton ennemi, car ton âme est trop pure,
Et c'est raison. La figue à la douce nature,
Mon fils, ne doit pas naître au milieu des chardons.
La misère et l'exil, pour toi, seront leurs dons;
Car ce peuple est aveugle, ainsi qu'en Italie
Nos pères l'ont nommé: race avare, avilie,
Envieuse surtout, et perverse en tout point,
Méprise-la, mon fils, et ne l'imite point.
Le destin portera si haut ta renommée,
Que chacun des partis dont la ville est formée
Voudra t'avoir pour chef; mais leur désir est vain,
Et la bouche béante attend long-temps le vin.

[1] Les Florentins qui exilèrent le Dante.

Ah! que les animaux descendus de Fiésole,
Que le péché d'orgueil incessamment désole,
Se battent donc à qui brillera le premier,
Sans toucher à la fleur qui sort de leur fumier!
Car, c'est dans cette fleur que revit la semence
De ces anciens Romains qui de leur bras immense
Élevèrent jadis ce nid d'impiété! »

« Si le vœu que je fais pouvait être écouté,
Répondis-je à mon tour, ah! vous verriez encore
Le soleil et les lieux que son aspect décore,
Car je n'oublierai pas votre accent paternel,
Qui m'enseignait comment l'on devient immortel;
Et vos douces leçons n'auront pas été vaines:
Donc, pendant que le sang bout encor dans mes veines,

Il me convient à moi de dire vos bienfaits,
Et quels pas vers la gloire à vos côtés j'ai faits!
Ce que vous m'annoncez touchant ma destinée
Est gravé dans mon âme à son sort résignée;
Une femme du ciel que j'ai vue autrefois,
Et qui connaît ce sort, l'entendra par ma voix.
Maître, sachez pourtant que mon âme est tranquille,
Et que devant ce temps je demeure immobile,
En attendant les maux qu'amènera son cours;
Mon oreille n'est pas novice à ce discours:
Que la fortune donc fasse tourner sa roue,
Et que le vent tourmente ou la poupe ou la proue! »

Et Virgile à ces mots se rapprochant de nous,
Me regarda, sourit, et me dit d'un air doux:

A bien lu qui retient! Et moi, le long des flammes,
J'allais en répétant: « Quelles sont donc ces âmes? »
Et Brunetto reprit: « O mon fils, il est bon
De t'en montrer quelqu'une, en t'apprenant son nom.
Mais je ne pourrais pas dire combien nous sommes,
Et le temps manquerait à nommer tous ces hommes;
Écoute donc. Tous ceux qu'ici tu viens de voir
Furent clercs autrefois, et gens de grand savoir,
Et le même péché dans l'Enfer les rassemble;
Priscien, François d'Accurse, y gémissent ensemble,
Et tu peux contempler dans ce terrible lieu
L'évêque que là-haut le vicaire de Dieu
Transporta de son siége à celui de Vicence,
D'où l'a précipité la divine puissance.
Je parlerais encor, mais je ne puis aller
Plus long-temps avec toi, car je vois s'exhaler

De la plaine de sable une vapeur nouvelle;
Une autre foule vient, je dois m'éloigner d'elle.
Toi, pense à mon *Trésor*[1], ne l'abandonne pas,
Car je vis dans ce livre!...» Il dit, puis à grands pas
S'enfuit, comme celui qui gagne la couronne
Avec le *pallio* vert aux courses de Vérone.

[1] *Le Trésor*, ouvrage composé à Paris en 1260, par Brunetto Latini.

❀

CHANT XIX.

ARGUMENT.

Arrivée à la troisième fosse. Supplice des simoniaques. Rencontre du pape Nicolas III; imprécation du damné contre deux autres papes. Discours et apostrophe de Dante. Vue de la quatrième fosse.

Chant dix-neuvième.

*

Magicien Simon, et vous ses sectateurs,
De tant de vils traités lâches fabricateurs,
Qui pour l'or et l'argent prostituez sans cesse
Les choses du Seigneur, criant votre bassesse,

Que la trompette sonne et vous dénonce tous,
Car la troisième fosse est votre fosse à vous!

Or, nous étions montés sur le roc, dont la cime
Dominait la vallée et le troisième abîme.
O sagesse de Dieu! que ton art est profond,
Dans le ciel, sur la terre et dans les lieux sans fond!
Et combien j'admirais ta sublime justice!
Je vis que les côtés de ce noir précipice,
Qui recélait des morts et des tourmens nouveaux,
Étaient percés de trous parfaitement égaux;
Ces trous avaient la forme et la circonférence
De nos fonts de baptême à Saint-Jean de Florence,
Dont je brisai le marbre, un jour, pour en tirer
Un enfant qui, je jure, était près d'expirer.

Or, que cela soit dit en passant, je l'adresse
A qui pour m'accuser avait mis tant de presse.

De chacun de ces trous sortaient les pieds pendans
D'un pécheur dont le corps restait caché dedans;
Un feu rouge entourait les jambes, et ces âmes
Ressentaient tellement la morsure des flammes,
Qu'elles faisaient dehors mille contorsions,
En agitant leurs pieds dans les convulsions;
Et parceque le feu des choses allumées
Tend toujours à monter, ces langues enflammées
Brûlaient l'extrémité de leurs pieds en montant.
Et moi : «Quel est celui qui se démène tant,
Maître, et qui tout luisant, comme une torche ardente,
Annonce une douleur plus âpre et plus mordante? »

Et lui me répondit : « Si c'est ta volonté,
Je m'en vais te conduire à cette cavité ;
L'ombre dira son crime et se fera connaître. »
Et moi : « Ce qui te plaît me plaît aussi, mon maître !
Car toi seul es mon prince, et ton regard vainqueur
Peut lire incessamment dans le fond de mon cœur. »
Nous avançâmes donc vers l'âme désolée,
En descendant à gauche en la triste vallée,
Et Virgile toujours, cheminant à grands pas,
Me tenait sur son sein et ne me quitta pas
Qu'il ne fût arrivé tout près du misérable
Dont les pieds rougissaient comme la fleur d'érable.

Alors je m'écriai : « Toi qui la tête en bas
Es planté comme un pal, ne me refuse pas ;

Oh! parle, si ta bouche en est encor capable! »
J'étais comme le moine assistant un coupable,
Qui, la tête en avant, dans la terre enfoncé,
Le rappelle toujours, bien qu'il soit confessé.
Mais lui, d'une voix sourde: « Est-ce toi, Boniface[1]?
Est-ce toi, qui déjà viens demander ta place?
Ce que j'ai cru prévoir était donc faux encor?
Quoi! te voilà déjà rassasié de l'or
Pour lequel tu trompas jadis l'auguste femme[2]
Que tu chassas bientôt de cette couche infâme? »

En entendant ces mots je devins comme ceux
Qui, ne comprenant pas, sont un peu paresseux

[1] Boniface VIII, pape alors régnant. — [2] L'Église.

A répondre à leur tour, et semblent sans oreilles,
Tant mes sensations aux leurs étaient pareilles.
Mais Virgile me dit : « Réponds à haute voix :
Damné, je ne suis pas le pape que tu crois ! »
Et moi je répondis comme il plut à Virgile,
Et l'esprit aussitôt remua plus agile,
Et tordit ses deux pieds en feu ; puis s'arrêtant,
Cria : « Que veux-tu donc ? si tu désires tant
Connaître qui je suis, que tu n'as pas de crainte
De descendre au vallon de la troisième enceinte,
Apprends donc que je fus couvert du grand manteau,
Et que les saintes clefs décorent mon tombeau.
Or je fus autrefois un des enfans de l'Ourse[1] ;
Pour élever les miens, esclave de ma bourse,

[1] Le pape Nicolas III était de la famille Orsini.

J'engloutis des trésors en mon coffre profond,
Et mon âme avec eux dans ce gouffre sans fond;
Au-dessous de ma tête est la race punie
Pour avoir avant moi commis la simonie,
Et je m'enfoncerai comme tous ces esprits
Quand viendra le pasteur pour qui je t'avais pris;
Mais ces pieds que tu vois calcinés par la flamme
Auront cui plus long-temps que ceux de cet infâme,
Car, venant du Couchant, un pontife sans foi[1]
Recouvrira bientôt et Boniface et moi;

[1] Après Boniface VIII viendra de France Clément V, qui sera élu pape sous la protection de Philippe-le-Bel. L'expression proverbiale: *Un clou chasse l'autre*, donne l'idée de la manière dont les trois papes se poussèrent et se remplacèrent dans le trou infernal.

Au Jason de la Bible il règnera semblable,
Et le roi des Français lui sera favorable! »

Je ne sais si je fus coupable en ce moment,
Mais je lui répondis avec emportement:
« Quel trésor Jésus-Christ demanda-t-il à Pierre
Avant de déposer sur cette vive pierre
Les clefs de son royaume et sa divine loi?
Il lui dit seulement ces paroles : *Suis-moi!*
Or, réponds si tu peux: quand Pierre avec les autres
Eut admis Mathias au milieu des apôtres,
Pour remplacer Judas, il ne demanda rien!
Reste donc dans ce trou, tu le mérites bien!
Que ton avide bourse à présent se dépouille
De cet or qui te fit braver Charles de Pouille!

Et moi, sans le respect que je ressens encor,
Maudit, pour ta tiare et tes grandes clefs d'or,
Je te gourmanderais d'une voix plus amère,
Car de tous nos malheurs votre avarice est mère;
Et c'est comme un ulcère au sein de l'univers!
L'évangéliste Jean pensait à vous, pervers,
Quand il vit forniquer avec les rois du monde
Celle qui sur les eaux lève sa face immonde;
Celle qui présenta sept têtes en naissant,
Et dix cornes portant chacune un beau croissant,
Au temps où la vertu, maintenant rejetée,
Plaisait à cet époux dont elle était dotée.
Papes, vous avez mis un Dieu d'or et d'argent
A la place du Christ, le céleste indigent.
En quoi différez-vous, papes, de l'idolâtre
Au Dieu muet et sourd de porphyre ou d'albâtre?

Il adore une idole, et vous en avez cent!
Empereur Constantin, en te convertissant,
Fallait-il départir une dot adultère
Au vicaire du Christ, sur notre pauvre terre? »

Or, pendant qu'au damné je faisais ce sermon,
Soit colère ou remords, on eût dit un démon,
Tant il tordait ses pieds en secouant la flamme
Qui les brûlait toujours; et je crois, sur mon âme,
Que Virgile approuva mon sévère discours.
Une seconde fois venant à mon secours,
Il me prit dans ses bras, me mit sur sa poitrine,
Et puis il remonta cette même colline
Qu'il venait de descendre, et ne me quitta point
Qu'il ne m'eût rapporté tout juste au même point;

Alors il me posa bien doucement à terre
Sur le sommet brûlé de ce roc solitaire,
Qui serait pour la chèvre un chemin escarpé;
Puis d'un nouvel aspect mon regard fut frappé.

❋

CHANT XX.

❀

ARGUMENT.

Quatrième fosse. Supplice des devins, qui marchent à reculons la tête tournée en arrière. Rencontre d'Amphiaraüs et d'Eurypile.

Chant vingtième.

*

Je poursuivrai ma tâche, et sans reprendre haleine,
Je m'en vais raconter une nouvelle peine
Dans ce vingtième chant du livre destiné
A traiter de l'Enfer et du peuple damné.

Déjà je regardais au fond de la vallée
Pour voir par quel supplice elle était désolée,
Quand j'aperçus au point où nous nous avancions
Des gens venant du pas de nos processions:
Ils pleuraient en silence, et, déplorable rôle!
Étaient tout distordus du menton à l'épaule;
Ils avaient le visage en arrière tourné,
Et je les contemplais le regard étonné.
Peut-être une personne autrefois fut saisie
Et mise en cet état par la paralysie;
Mais je ne l'ai pas vu : donc, je ne le crois pas!
Et toi, lecteur, qui vas me suivant pas à pas,
Songe quelle douleur mon âme a ressentie
Quand j'ai vu notre image à tel point pervertie,



Que les pleurs que versaient ces pauvres malheureux
Ruisselaient sur leur dos et tombaient derrière eux!
Oui, certes, je pleurais, penché sur une roche,
Quand Virgile soudain m'adressa ce reproche:
« Faut-il donc te confondre avec ces insensés?
Toi qui plains les tourmens des hommes trépassés!
Il convient qu'en ces lieux toute pitié soit morte!
Il est coupable aussi cet homme qui s'emporte
Contre le ciel lui-même, et qui déplore en vain
L'irrévocable arrêt du jugement divin!
Lève la tête, et vois celui pour qui la terre
S'entr'ouvrit par l'effet d'un étrange mystère,
Quand les Thébains criaient du sein des rangs profonds:
« Devin Amphiaraüs, où tombes-tu? réponds:
Tu nous quittes, devin, au fort de la bataille! »
Celui-ci cependant par l'infernale entaille

Tombait, tombait toujours, et muet descendait
Jusqu'aux pieds de Minos qui déjà l'attendait!

» Or son dos à présent lui tient lieu de poitrine,
Et comme il usurpait la faculté divine
De trop voir en avant, il marche à reculons,
Et s'il regarde encor, c'est pour voir ses talons!

» Celui dont les cheveux pendent en double tresse
Fut augure autrefois, en la terre de Grèce,
Lorsque tant de ses fils montaient sur les vaisseaux,
Qu'à peine il en resta même dans les berceaux.

C'est lui qui commanda de couper le cordage
Qui retenait l'armée attachée au rivage;
Il eut nom Eurypile, ainsi qu'on peut le voir
Dans mes antiques vers que tu prétends savoir. »

❋

CHANT XXI.

*

ARGUMENT.

Description de la cinquième vallée, où sont punis dans un étang de poix bouillante ceux qui ont vendu la justice. Peur de Dante à l'aspect des diables qui gardent la fosse. Pacte de Virgile avec leur chef. Continuation du voyage des deux poètes sous l'escorte de dix démons.

Chant vingt-unième.

Tout en parlant ainsi, chez ce peuple pervers,
De choses qu'il est bon de taire dans mes vers,
Nous parvînmes au pont suspendu sur les flammes;
Nous étions au milieu quand nous nous arrêtâmes

Pour voir ceux qui cuiront pendant l'éternité:
Or je trouvai ce lieu rempli d'obscurité.
Comme dans l'arsenal, près du port de Venise,
Quand règne en ces climats la saison de la bise,
On voit bouillir la poix et le bitume amer,
Qui refont les vaisseaux fatigués de la mer;
L'un en construit un neuf, l'autre, tenant l'étoupe
Et le goudron brûlant de la proue à la poupe,
Ferme aux côtes du sien les blessures des ans;
La terre au loin gémit de coups retentissans:
On dresse les grands mâts, on tire les cordages,
Et chacun sur le bord se prépare aux orages.

Ainsi, non par le feu, mais par l'ordre de Dieu,
Bouillait un lac de poix dans cet étrange lieu,

Et la terre à l'entour était toute gluante;
Et moi je ne voyais dans cette mer puante
Que des bouillonnemens et de grands flots pressés,
Qui montaient, qui montaient, puis tombaient affaissés.
Comme je regardais penché sur la barrière,
Mon guide tout-à-coup me cria par derrière:
« Prends garde à toi, prends garde, et reviens près de moi! »
Et pareil à celui qui, saisi par l'effroi,
Voudrait voir le danger qui le menace, et n'ose
S'arrêter pour le voir et va sans nulle pause,
Je me tournai soudain, et relevant le front,
Je vis un diable noir qui courait sur le pont.
Oh! qu'il était hideux avec ses grandes ailes,
Et ses longs pieds fourchus et ses rouges prunelles!
Il portait sur son dos comme un cadavre humain
Dont la tête pendait, et dans sa large main

Il en tenait les pieds collés l'un contre l'autre.
« *Malebranche*[1], dit-il, allons! prenez le vôtre. »
Puis d'une grêle voix qui dans l'air éclata:
« Voilà l'un des *anciens* de la Santa Zita!
Plongez-le dans la poix, que je retourne en hâte
Chercher dans son pays gens de la même pâte!
Là tout homme est vénal, excepté Bonturi[2],
Et là pour de l'argent de *non* ils ont fait *oui.* »
A ces mots dans l'étang il jeta le coupable
Et disparut, plus prompt que le chien de l'étable
Lâché sur un voleur. Le malheureux plongea,
Mais un moment après revint et surnagea.

[1] *Malebranche* est le nom des démons qui gardent cette vallée; il est composé de deux mots qui signifient *griffes maudites.*

[2] Trait d'ironie contre ce Bonturi qui passait pour l'homme le plus vénal de la ville de Santa Zita.

Les diables lui criaient: « Vois-tu la *sainte Face?*
On ne peut point nager, quelque effort que l'on fasse,
Comme dans le Serchio! Cache-toi sous la poix,
Si tu ne veux sentir les harpons que tu vois! »
Alors plus de cent crocs tombèrent sur sa tête;
Et les diables: « Damné, vois-tu pas quelle fête
Ici nous te faisons! Bannis donc cette peur,
Et trafique à couvert sous l'épaisse vapeur! »
Ainsi le cuisinier dans la chaudière tasse
La viande qui remonte et bout à la surface.

Or Virgile me dit: « Va te cacher là-bas
Sous ce pan de rocher, ils ne te verront pas!
Et ne crains rien pour moi, car en pareille affaire
Je sais depuis long-temps ce qu'il convient de faire. »

Il traversa le pont, mais quand il l'eut passé,
Par de nouveaux dangers je le vis menacé :
Comme d'énormes chiens qui se jettent ensemble
Sur un mendiant debout qui demande et qui tremble,
Les diables s'élançant de ce pont de l'Enfer,
Barrèrent le chemin avec leurs crocs de fer.
Mais lui : « Qu'aucun démon n'ait une telle audace !
Abaissez ces harpons levés devant ma face,
Que l'un de vous s'avance, et je lui ferai voir
Que ce n'est point ainsi qu'on doit me recevoir ! »
Les diables aussitôt : « Va parler à cette ombre,
Malacoda, va donc. » Et d'un air calme et sombre
Ils attendirent tous, s'appuyant sur leurs crocs.
L'un d'entre eux cependant sur la pointe des rocs
Approchait, en disant : « Qu'est-ce que tu désires,
Esprit, qui t'en viens seul aux ténébreux empires ? »

« Crois-tu, Malacoda, dit Virgile irrité,
Que je serais entré dans la morne cité,
Libre de vos fureurs, exempt de toute offense,
Si ce n'était le vœu de la sainte puissance?
Laisse-moi donc passer, car je dois par la main
Promener un vivant dans cet âpre chemin! »
Et le diable baissa sa terrible paupière,
Et sa fourche à ses pieds tomba dans la poussière;
Puis, sans répondre un mot, retournant sur ses pas,
Il dit aux autres: « Vous! qu'on ne le touche pas! »
Virgile alors: « O toi qui te tiens immobile
Dans cet enfoncement, à présent sois tranquille,
Tu peux venir sans crainte! » Et je vins à sa voix.
Mais sur moi les démons marchèrent à la fois,

Et je redoutai bien qu'ils ne fussent parjures :
Ainsi craignaient jadis de cruelles injures
Ceux qui par un traité sortaient de Caprona,
En voyant l'ennemi qui les environna.
A cet affreux penser je sens que je frissonne:
Alors je me collai de toute ma personne
Au flanc de mon bon guide, et changeant de couleur,
Je regardais leurs yeux qui m'annonçaient malheur.
Ils brandissaient leurs crocs : «Veux-tu que je l'attrape?»
Disait un des démons; l'autre répondait : « Frappe!
Harponne-lui l'échine... » Et celui qui parlait
A mon maître Virgile et devant nous allait,
Se retourna, criant : «Fais donc taire les nôtres!
Scarmiglione, silence! » Et puis nous dit : « Vous autres!
Vous ne pouvez aller plus avant sur ce pont,
Là-bas la sixième arche a croulé dans le fond;

Pourtant si vous voulez avancer davantage,
Prenez par ce sentier tout le long du rivage;
Or depuis douze cent et soixante-six ans,
Les débris de cette arche en ce lac sont gisans.
J'envoie un corps des miens, à cet endroit qui fume,
Voir si quelque damné ne sort pas du bitume:
Marchez donc avec eux, ils ne vous feront rien.
Allons! Alichino, Cagnazze au nez de chien,
Commença-t-il à dire; et toi dont l'œil est louche,
Libicocco, démons à la sanglante bouche,
Calcabrin, Draghignazze, et toi, Graffiacané,
Rubicante le fou, Carnal, au front tanné,
Ciriatte aux dents de porc, à la difforme croupe:
Allons!... Barbariccia, tu conduiras la troupe,
En protégeant ceux-ci près de l'étang de poix! »

« Maître! criai-je alors, ah! qu'est-ce que je vois?
Si tu sais le chemin, n'allons pas de la sorte;
Certes, ce n'est pas moi qui veux de cette escorte!
As-tu donc oublié tes conseils si prudens?
O ciel! ne vois-tu pas comme ils grincent des dents!
Comme ils regardent, maître, avec leurs yeux de braise!»
Et lui me répondit: « Laisse-les à leur aise
Murmurer et rugir, c'est contre les esprits
Qui sortent de la poix dans laquelle ils sont pris. »

Et les diables alors, se mettant en voyage,
Prirent la route à gauche: en un muet langage

Ils avaient consulté leur chef; les yeux ardens,
Et serré tous les dix leur langue avec les dents,
Et le premier changeant son der....e en trompette[1],
S'en allait en faisant comme un homme qui p.te.

[1] *Ed egli avea del cul fatto trombetta.*

CHANT XXIII.

*

ARGUMENT.

Dante et Virgile sont poursuivis par les diables, et descendent rapidement dans la sixième fosse, où sont punis les hypocrites, qui marchent revêtus de chapes de plomb. Rencontre de deux citoyens de Bologne.

Chant vingt-troisième.

*

Nous marchions sans parler, lui devant, moi derrière,
Comme des franciscains allant à la prière;
Je songeais, à propos de ce dernier combat,
A la fable où sont peints la grenouille et le rat;
Car mes deux mains n'ont pas plus de rapport entre elles
Que ne m'en paraissaient avoir ces deux querelles;

Et comme d'un penser naît un autre penser,
Il m'en vint un bientôt qui faillit me glacer.
Donc, tout en cheminant, je me disais : « Ces diables
Se sont battus pour nous, les rires effroyables
De leurs noirs compagnons les ont suivis tout trois,
Dans leur lutte grotesque, au fond du lac de poix;
Si la colère aigrit leur mauvaise nature,
Certes, de ces maudits nous serons la pâture;
Ils vont nous courir sus, plus prompts et plus ardens
Que le chien qui saisit le lièvre avec ses dents! »
Je sentais mes cheveux se dresser sur ma tête,
Et déjà j'entendais éclater la tempête;
Et toujours écoutant, toujours occupé d'eux,
Je dis: « Si nous tardons à nous cacher tous deux,
Maître, les dix démons vont nous prendre en arrière
Avant que nous soyons au bout de la carrière:

Ils sont sur nos talons; je crois déjà les voir! »
Et Virgile aussitôt: « Si j'étais un miroir,
Non, ton image en moi ne serait pas tracée
Plus vite qu'en ton sein je ne lis ta pensée;
Or, ainsi que le tien, mon cœur est agité,
Et nous avons tous deux la même volonté:
Si cette côte à droite un peu plus loin décline,
Et nous laisse un sentier le long de la colline
Vers le sixième trou, nous éviterons bien
La chasse imaginaire, et nous ne craindrons rien! »

Ses paroles soudain restèrent suspendues,
Car les diables venant les ailes étendues,
Volaient, rasant le sol, dans un méchant dessein;
Et Virgile aussitôt m'enleva sur son sein.

C'est ainsi qu'une mère, au bruit de l'incendie,
Se réveille en sursaut, voit la flamme agrandie,
Pétiller, et prenant son enfant dans ses bras,
Marche droit devant elle et ne s'arrête pas,
Ne songeant qu'à son fils, et vite se dérobe
Sans se donner le temps de vêtir une robe.

Il se laissa glisser le long du rocher noir
Qui dominait le point qui nous restait à voir.
Jamais l'eau qui descend au moulin de la rive,
Et fait tourner la roue en bouillonnant, n'arrive
Plus rapide à son but qu'en ce terrible instant
Ne courait mon bon guide en ses bras m'emportant,
Non comme un compagnon, mais comme un fils. A peine
Eut-il touché du pied le terrain de la plaine,

Que je vis les démons l'œil sur nous arrêté,
Couronner le rocher que nous avions quitté,
Mais je n'avais pas peur, car cette Providence,
Qui pour exécuter sa divine sentence
Du cinquième giron leur confia le soin,
Leur défendit aussi de s'avancer plus loin!

Or nous trouvâmes là des âmes colorées,
Qui reluisaient ainsi que des choses dorées;
Elles tournaient autour de ces rochers brûlans,
Pleuraient baissant la tête, et marchaient à pas lents;
Et cheminant toujours, sans pouvoir prendre haleine,
Avaient l'aspect de gens succombant à leur peine.
Des chapes revêtaient ces spectres paresseux
Avec des capuchons bas et faits comme ceux



CHANT XXIII.

❀

Parle, comment viens-tu sur ce triste rivage ? »
Et moi je répondis : « Je suis né sur la plage
Du gentil fleuve Arno, dans la grand' ville, et suis
Couvert du même corps que j'ai gardé depuis ;
Mais, ô vous dont le front distille sur la terre
Tant de sueur, quel est cet horrible mystère ? »
Et l'un des deux esprits : « Ces chapes que tu vois
Sont de plomb en dessous, et pèsent un tel poids
Qu'elles nous font craquer, dans un morne silence,
Comme les poids de fer font craquer la balance ! »

❀

CHANT XXV.

❀

ARGUMENT.

Septième cercle, dans lequel sont punis les voleurs p
ribles métamorphoses. Fusion en un seul être d'un h
d'un serpent, et double transmutation d'un serpent en
et d'un homme en serpent.

Chant vingt-cinquième.

*

Comme il parlait encor, voilà que trois esprits
S'approchèrent de nous; nous en fûmes surpris,
Car nous n'avions rien vu venir dans la vallée,
Et ces damnés criant d'une voix désolée:
« Oh! qui donc êtes-vous? » nous, sans plus avancer,
Nous restâmes muets, les regardant passer.

Je ne connaissais pas ces trois esprits, mais comme
Un homme qui chez nous parlerait d'un autre homme,
L'un d'eux dit en marchant : « Et Cianfa, qu'en fait-on ? »
Et je me mis le doigt au-dessus du menton
Pour engager mon guide à garder le silence.
Maintenant, ô lecteur, si ton esprit balance
A croire ce qu'ici je vais te raconter,
Je ne m'en plaindrai pas, tu peux bien hésiter,
Moi-même qui l'ai vu je ne le crois qu'à peine !

Comme je regardais, retenant mon haleine,
Un serpent à six pieds sur l'un deux s'élança,
Et de cercles noueux tout entier l'enlaça ;
De ses pieds de devant il prit les bras, le ventre
Ainsi que la poitrine avec les pieds du centre,

Et de ceux de derrière enveloppant les flancs
De sa queue en trois tours ceignit les reins tremblans.
Le lierre jamais ne se cramponne aux ormes
Autant que ce serpent et ses membres difformes
Se cramponnaient alors au corps de ce damné.
Ces deux êtres bientôt, à mon œil étonné,
En mêlant leurs couleurs, se fondirent ensemble;
On les eût crus de cire: ainsi souvent il semble
Qu'un papier qu'on expose à la flamme, le soir,
N'est plus tout-à-fait blanc et n'est pas encor noir.

Les autres regardaient ces horribles mélanges,
Et criaient: « Angelo, vois donc comme tu changes!
Tu n'es ni un ni deux!... » Les deux têtes alors
N'en formèrent plus qu'une, où nos yeux sans efforts

Voyaient toujours les traits de deux faces diverses;
Les bras tenaient encor des deux races perverses;
Les cuisses et le ventre, ensemble confondus,
Devinrent des objets qu'aucun homme n'a vus;
Tout aspect primitif s'effaçait: cette bête
Renfermait deux damnés et n'avait qu'une tête;
Je la suivais de l'œil dans ces sentiers brûlans,
Et la chose sans nom s'en allait à pas lents!

Ainsi que le lézard au mois caniculaire,
S'élançant des buissons que le soleil éclaire,
Passe comme une flèche au travers du chemin;
Tel, vers ceux qui gardaient encor l'aspect humain,
Accourait un serpent, ardent, noir et livide
Comme le grain du poivre; avec sa langue avide

Il piqua l'un des deux au nombril, et tomba
Étendu devant lui. L'esprit le regarda,
Mais ne se plaignit pas; au contraire, immobile,
Il bâillait, sans parler, comme un homme débile
Qui, saisi par la fièvre ou le sommeil, cédait;
Il regardait la bête, elle le regardait;
L'un fumait par sa plaie et l'autre par sa bouche,
Et, comme pour cacher leur image farouche,
La fumée en sortant se mêlait autour d'eux,
Et semblait les couvrir d'un vêtement hideux.

Que Lucain pose donc son impuissante lyre,
Et qu'il prête l'oreille à ce que je vais dire!
Qu'Ovide aussi se taise aux vallons de l'Hémus,
Et ne nous vante plus Aréthuse et Cadmus!

S'il changea l'homme en bête et la femme en fontaine,
Je n'en suis point jaloux, car sa science vaine
N'a jamais, en formant d'effroyables accords,
Fait s'échanger entre eux les membres de deux corps!

Or l'homme et le serpent ainsi se répondirent:
Chez l'un échine et queue en jambes se fendirent,
Et l'autre réunit les siennes à l'instant,
Et ses cuisses alors se rapprochèrent tant
Qu'on ne distinguait plus le point de la jointure:
Voilà comment chacun transformait sa nature!
Et tandis que la peau s'amollissait ici,
Là je voyais le dos en écailles durci.
Je vis aussi les bras rentrer par les aisselles,
Et puis les mains de l'un grandir autant que celles

De l'autre malheureux semblaient se raccourcir;
Et deux pieds ramassés se mettant à grossir
Formèrent chez l'un d'eux le membre que l'on couvre,
Tandis qu'en deux morceaux celui de l'autre s'ouvre.
Cependant la fumée entourant ces esprits
Donne au serpent le poil qu'à l'homme elle avait pris;
L'un se relève enfin et l'autre tombe à terre,
Se regardant toujours par un affreux mystère.
Celui qui devant nous dressait son corps nouveau
Vers ses tempes soudain retira son museau;
Puis à chaque côté, par leur forme pareilles,
De l'excédant de chair sortirent les oreilles:
Ce qui ne faisait pas de traits déterminés
Servit à dessiner les lèvres et le nez.
Alors celui des deux qui se changeait en bête,
Alongeant son museau, renfonce dans sa tête

Chaque oreille à son tour, de la même façon
Que nous voyons rentrer les yeux du limaçon;
Et sa langue, autrefois si prompte à la parole,
Se fend et se divise, et pour prendre son rôle,
La langue du serpent se recolle et s'unit,
Et la fumée enfin dans l'air s'évanouit.
L'ombre qui dépouillait ainsi la forme humaine,
Siffle et fuit dans l'abîme où son destin la mène;
L'homme crache sur elle, et puis il dit : « Allons!
Que Buoso rampe aussi dans ces tristes vallons! »

Ainsi j'ai vu soumis à ces métamorphoses
Le septième giron. Critique si tu l'oses,
Lecteur; la nouveauté, s'il en était besoin,
Saurait bien m'excuser d'avoir été si loin.

CHANT XXXIII.



ARGUMENT.

Supplice des traitres dans l'étang de glace. Rencontre du comte Ugolin et de l'archevêque Roger. Récit de la mort d'Ugolin et de ses enfans. Autre supplice des traitres.

Chant trente-troisième.

*

J'aperçus en passant, dans un des trous glacés,
Deux damnés accroupis, et tellement placés
Que la tête de l'un couvrait celle de l'autre,
Ainsi qu'un chaperon ici couvre la nôtre;
Et comme sur la terre, alors que l'on a faim,
On mord avidement dans un morceau de pain,

L'ombre qui tenait l'autre immobile sous elle,
Lui dévorait la nuque et rongeait sa cervelle;
C'est pourquoi je lui dis: « Toi qui montres ici
Tant de haine à cet homme en le mangeant ainsi,
Dis-moi ce qu'il t'a fait, car apprenant son crime
Je te justifierai si je sors de l'abîme,
Et si ma langue, hélas! ne se dessèche pas! »

Le damné détourna de son sanglant repas
Sa bouche, en l'essuyant aux cheveux de la tête
Qu'il dévorait, et dit: « Tu veux donc que j'apprête
A mon cœur qui se brise un horrible tourment,
Car le seul souvenir de cet affreux moment
M'oppresse et me déchire avant que je commence.
Pourtant, si mes discours sont comme une semence

Qui produise l'opprobre au traître que tu vois,
Tu m'entendras parler et pleurer à la fois!
Je ne te connais pas, je ne sais qui t'engage
A venir en ces lieux; si j'en crois ton langage,
Tu parais Florentin : nous sommes, étranger,
Moi, le comte Ugolin, lui, l'évêque Roger;
Je te dirai bientôt pourquoi dans cette fosse
Je suis si près de lui. Comment cette âme fausse,
M'accusant devant tous de lâche trahison,
Me fit prendre et jeter dans sa noire prison,
Est chose que là-haut on t'apprendrait peut-être;
Mais ce que sur la terre on ne doit pas connaître,
C'est comme je suis mort d'une cruelle mort.
Écoute, et tu sauras si je me venge à tort!

» A travers les barreaux de cette tour fatale
Qui depuis mon supplice, en ma ville natale,
A nom *Tour de la Faim*, et que des malheureux
Verront encor s'ouvrir et se fermer pour eux,
J'avais vu plusieurs fois la blancheur de la lune
Se glisser lentement sur la muraille brune,
Quand je fis, à l'instant où la nuit va finir,
Un rêve qui me vint dévoiler l'avenir.
Cet évêque chassait, sous son habit de prêtre,
Un loup et ses petits, comme un seigneur et maître,
Vers le mont escarpé dont les rochers pesans
Cachent l'aspect de Lucque aux regards des Pisans.
Les Gualands, les Simonds et les Lanfrancs ensuite,
Avec des chiens ardens couraient à leur poursuite :

Le loup et ses petits paraissaient tout tremblans,
Et les dents des grands chiens s'enfonçaient dans leurs flancs.
Quand je fus éveillé, c'était avant l'aurore,
J'entendis mes enfans tout endormis encore,
Pleurer et s'agiter et demander du pain:
Tu serais bien cruel, si pensant au destin
Que m'annonçait le rêve, à cette âpre pensée,
Tu ne sentais la vie en tes veines glacée!
Si tu ne pleures pas, de quoi donc pleures-tu?
Or nous étions levés et le front abattu,
Nous restions tous muets; déjà s'approchait l'heure
Où l'on portait du pain à ma triste demeure,
Quand j'entendis murer la porte de la tour:
Alors je regardai mes enfans tour à tour,
Sans prononcer un mot, car j'étais tout de pierre.
Eux pleuraient cependant, et mon cher petit Pierre

Dit : « Père ! qu'as-tu donc à regarder ainsi ? »
Et je ne pleurai pas ; d'un froid de mort transi
Je ne répondis rien, ce jour, la nuit suivante,
Jusqu'à ce qu'éclairant ce tableau d'épouvante,
Un rayon de lumière entrât dans la prison :
Alors je ne fus plus maître de ma raison,
Quand je vis ma pâleur sur leurs quatre visages ;
Mes larmes ne pouvant se frayer de passages,
Je me mordis les mains de douleur, à la fin,
Et mes enfans croyant, eux, que c'était de faim,
Se levèrent ensemble, en s'écriant : « O père !
Ne fais donc pas ainsi, cela nous désespère ;
Tiens, tiens, nous voilà, père ; il nous sera plus doux,
Si tu veux à manger, que tu manges de nous ;
Reprends-nous cette chair que tu nous a donnée ! »
Et moi je me calmai ; toute cette journée

Et celle qui suivit nous ne parlâmes pas:
Terre! qu'attendais-tu pour t'ouvrir sous mes pas?
Le quatrième jour, ne sachant plus que faire,
Gaddo tomba, disant: « Aide-moi donc, mon père! »
Il expira bientôt, et comme tu me vois,
Je les vis un à un expirer tous les trois.
Comme un aveugle alors le long de ce mur sombre
J'étendis mes deux bras, et les cherchant dans l'ombre
Je me mis à ramper au milieu de leurs corps,
Les appelant trois jours après qu'ils furent morts.
Puis, la faim sut bien faire, à cette heure suprême,
Ce que n'avait pas fait la douleur elle-même! »

Quand il eut achevé, pâle et les yeux ardens,
Il reprit aussitôt le crâne avec ses dents,

Comme un dogue qui tient dans sa gueule enragée
Et fait craquer un os dont la chair est mangée.

Pise, opprobre des lieux où résonne le *si*,
Ah! puisqu'à t'écraser Florence tarde ainsi,
Que l'île de Caprée[1] avec ses rocs sauvages,
S'ébranle sur la mer et marche à tes rivages,
Et refoulant l'Arno jusqu'au sein de tes murs,
Étouffe sous ses flots tes citoyens impurs!
Si le comte Ugolin livra ta citadelle,
Tu devais le punir de sa garde infidèle;
Mais ses pauvres enfans, ville infâme, à la fois,
Devais-tu les clouer sur une telle croix?

[1] L'île Capraia dans le golfe de Pise.

En avançant toujours nous vînmes à la place
Où, la tête en arrière, étendus dans la glace,
Gèleront à jamais d'autres damnés, que Dieu
A pour leurs trahisons fait tomber en ce lieu:
Les larmes qui d'abord ont baigné leur visage
Arrêtent d'autres pleurs qui cherchent un passage,
Et la douleur trouvant un tel empêchement,
Revient sur elle-même augmenter leur tourment;
Car les pleurs remplissant le creux de leur paupière,
Opposent aux nouveaux comme un rempart de pierre,
Couvrent leurs yeux pervers de leur voile fatal,
Et forment devant eux un masque de cristal.

Or, bien que sur ma peau par le grand froid gercée
La sensibilité fut alors émoussée,
Je sentis un vent faible et dis : « Qui souffle ainsi ?
Je croyais que tout vent était muet ici ! »
« Ne m'interroge point, me répondit mon guide,
Mais vers ce point là-bas marche d'un pied rapide ;
Bientôt, quand tu seras parvenu plus avant,
Toi-même tu verras ce qui produit ce vent. »
Et l'un de ces esprits, enfoncés dans la glace,
Cria : « Vous qui courez en meurtrissant ma face,
Ouvrez entre mes cils un passage à mes pleurs,
Que je décharge un peu mon cœur gros de douleurs ! »
Et je dis : « Je ferai cette œuvre méritoire,
Mais il me faut d'abord apprendre ton histoire ;

Si ce voile glacé sous mes mains ne se fond,
Je consens à rouler dans l'abîme sans fond! »

Le damné répondit en soulevant la tête:
« Je suis frère Albéric[1] à la *sanglante fête!*
Tu connais maintenant la cause de mon sort. »
« Quoi! m'écriai-je alors, frère Albéric est mort! »
Et lui: « Je ne sais pas, en cette nuit profonde,
Ce que devient le corps que j'avais dans le monde,
Car, au neuvième cercle où tu me vois, souvent
L'âme tombe, et le corps paraît encor vivant.

[1] Albéric de Manfredi, seigneur de Faenza, invita plusieurs de ses parens à un festin et les fit assassiner.

Enfin, pour que ta main, de ces larmes gelées,
Soit prompte à dégager mes paupières collées,
Sache donc qu'aussitôt qu'une âme comme moi,
Ayant fait un serment, a violé sa foi,
Elle est précipitée en cette Ptolomée[1],
Bien que sa vie encor ne soit pas consommée:
Un diable vient soudain s'emparer de son corps,
Et puis en fait mouvoir les nerfs et les ressorts,
Jusqu'au jour désigné pour la mort naturelle;
Et l'âme cependant sous la neige éternelle
S'enfonce!... Ainsi tomba sire Branca Doria,
Et ce n'est pas d'hier que la glace cria
Sous le poids du Génois...» «Tu ments, dis-je en colère,

[1] Cette division de l'Enfer est appelée Ptolomée, du nom de Ptolomée, roi d'Égypte, qui trahit Pompée.

Branca Doria respire et le soleil l'éclaire!
Il mange, il boit, il dort, il marche comme nous,
Il s'en va dans l'église et se met à genoux!... »
L'ombre continua : « L'âme de Michel Sanche
N'était pas arrivée au trou de *Malebranche*[1],
Où bout incessamment un noir étang de poix,
Que ce Branca Doria, cet homme que tu vois,
Avait abandonné son corps à quelque diable
Qui s'y loge à sa place. Et toi, sois pitoyable!
Assiste-moi, de grâce, étends un peu la main,
Daigne m'ouvrir les yeux!... » Je passai mon chemin!...
Génois, hommes sans foi, de ce monde où nous sommes,
Que n'êtes-vous chassés par le reste des hommes!

[1] *Malebranche,* mot italien qui signifie *griffes maudites.* C'est le nom que Dante donne aux diables du cinquième cercle.

Car c'est bien d'un de vous que ce damné parlait;
J'ai trouvé dans l'Enfer son âme qui gelait,
Et son corps, qui croira cet étrange mystère !
Son corps paraît vivant en haut sur notre terre ?

❀

LE
PURGATOIRE.

❋

CHANT I.

❀

ARGUMENT.

Dante et Virgile, sortis de l'Enfer, rencontrent Caton d'Utique, chargé de la garde du lieu, qui ordonne à Virgile de laver le visage de Dante, et de lui ceindre les reins avec une ceinture de jonc, puis de chercher à gravir la montagne du Purgatoire.

Chant premier.

Vers de meilleures eaux, guidé par les étoiles,
Mon esquif à présent va déployer ses voiles,
Et secouant ses flancs mouillés du flot amer,
Laisser derrière lui cette orageuse mer;

Car je m'en vais chanter notre seconde vie

Où sur un mont divin l'âme se purifie

Et devient digne enfin de s'élever au ciel.

Muses, assez longtemps je m'abreuvai de fiel.

Rallumez donc en moi la poétique flamme :

Me voici tout à vous ! Et toi, sublime femme,

Calliope, à ma voix descends, et prête-moi

Ton luth qui triompha des neuf filles de roi.

Lorsque j'étais sorti de la route fatale,

La teinte du saphir, la pierre orientale,

Se mêlant à l'azur, avait charmé mes yeux,

Si désaccoutumés du spectacle des cieux ;

L'atmosphère était calme, et la belle planète

Qui conseille d'aimer, se levant pure et nette,

Couvrait en souriant de son éclat divin
Le signe des poissons qui voulait luire en vain;
Et je vis par-delà cette zone où nous sommes
Quatre étoiles que seuls virent les premiers hommes;
C'était à l'autre pôle, et là, dans sa grandeur,
Le ciel semblait jouir de leur vive splendeur.
Pauvre septentrion, sous tes humides voiles,
Tu ne verras jamais de pareilles étoiles!
Comme je détournais mes regards du côté
Où le char lumineux s'envolait emporté,
J'aperçus près de nous un vieillard solitaire;
Le fils ne ressent pas à l'aspect de son père
Ce que je ressentis en voyant ce vieillard:
Or sa barbe était blanche, et sans l'aide de l'art,
Ses cheveux, blancs aussi, flottaient sur chaque épaule,
Et les quatre lueurs, étincelant au pôle,

Jetaient un tel éclat sur son beau front vermeil,
Qu'il paraissait briller comme fait le soleil.
« O vous! qui remontez le fleuve inexorable,
Dit-il en agitant sa barbe vénérable,
Qui vous guide en ces lieux et vous sert de flambeau,
Hors du gouffre sans fond et de l'ardent tombeau
Où brûlent pour jamais les âmes corrompues?
Quoi! les lois de l'Enfer sont-elles donc rompues?
Est-il venu du ciel quelque décret là-bas
Qui vous fasse, damnés, porter ici vos pas? »
Et mon guide, entendant ce sévère langage,
Pour fléchir le vieillard et pour lui rendre hommage,
Me fit baisser la tête, et dit d'un noble ton:

« Je ne viens pas ici de moi-même, ô Caton!

Une femme du ciel est descendue, et comme
Elle m'a demandé d'accompagner cet homme,
J'ai fait sa volonté. Je n'ai pas le pouvoir
De te rien déguiser; tu vas donc tout savoir:
Celui-ci n'a point vu sa dernière soirée,
Mais des plaisirs humains, trop long-temps enivrée,
Son âme en fut si près qu'il ne lui restait pas
Une longue carrière à parcourir là-bas.
Comme je te l'ai dit, c'est le ciel qui m'envoie,
Et pour le délivrer il n'était qu'une voie,
Celle où, loin des humains, il vient de s'engager.
L'un à côté de l'autre, exempts de tout danger,
Nous avons traversé les éternelles flammes,
Et maintenant je viens pour lui montrer les âmes
Qui sous tes ordres saints font pénitence ici.
Dire comment j'ai fait pour l'entraîner ainsi

Serait chose trop longue : une force inconnue
Le pousse; veuille donc accueillir sa venue;
Il s'en va sur mes pas cherchant la liberté,
Ce bien pour qui souvent le monde fut quitté.
Tu le sais, toi, l'honneur de notre Rome antique,
Car la mort te fut douce en la ville d'Utique,
Où ton bras dépouilla ce charnel vêtement
Qui brillera si pur au jour du jugement.
On n'a point pour nous deux révoqué la loi sainte,
Puisque cet homme vit; moi, je suis de l'enceinte
Où, parmi nos païens, luisent les chastes yeux
De ta chère Marcia, qui, même dans ces lieux,
Semble encor te prier de la nommer ta femme.
Au nom de cet amour, fléchis donc ta grande âme,
Laisse-nous parcourir tes royaumes; et moi,
Si là-bas tu permets que l'on parle de toi,

Je dirai que tu fus propice à cause d'elle ! »

« Marcia, quand je vivais, me fut chère et fidèle,
Répondit le vieillard, et mon cœur accorda
Tout ce que cette femme alors lui demanda.
Maintenant qu'elle habite auprès du fleuve sombre,
Que ne pourra jamais traverser sa pauvre ombre,
Je ne puis plus l'entendre, esclave de la loi
Qui pour l'éternité devra peser sur moi ;
Mais si, comme tu dis, c'est du ciel qu'on t'envoie,
Je vais à ses décrets me soumettre avec joie.
Va donc, et ceins de joncs les flancs de celui-ci,
Et lave-lui ce front que l'Enfer a noirci ;
Car il ne faudrait pas, sur ce lointain rivage,
Sans le purifier présenter son visage

A l'ange qui bientôt viendra du Paradis.
Cette île dont tu vois les contours arrondis
Est couverte de joncs; sa terre limoneuse
Ne produit jamais l'arbre ou la plante ligneuse
Inhabile à plier sous l'attaque des eaux.
Allez par ce sentier tout le long des roseaux,
Mais ne revenez pas ici dans la campagne:
Quand vous serez là-bas, au pied de la montagne,
Le sol en se creusant vous montrera l'endroit
Où vous pourrez gravir par un chemin plus droit. »
Ainsi parla Caton, je le vis disparaître.
Alors je m'approchai tout près de mon doux maître,
Et muet, je fixai mes regards sur les siens;
Et Virgile me dit: « Lève la tête et viens,
Et puisque le vieillard dans ce saint lieu nous laisse,
Avançons vers ce point où la plaine s'abaisse. »

Déjà l'aube chassait l'étoile du matin,
Et j'aperçus bientôt à l'horizon lointain,
Du côté du midi, comme une ligne verte;
C'était la mer. Tous deux dans la plaine déserte
Nous marchions comme ceux qui cherchent leur chemin,
Et ne le trouvant pas semblent marcher en vain.
Nous vînmes à l'endroit où la terre arrosée
Conservait loin du jour la nocturne rosée;
Virgile se baissant en humecta sa main,
Et moi qui devinai quel était son dessein,
Je présentai ma joue encor tiède des larmes
Qui l'avaient sillonnée au pays des alarmes;
Et mon maître effaça ces taches dont l'Enfer
Avait souillé mon front dans ses cercles de fer.
Nous parvînmes enfin jusqu'au bord de cette onde,
D'où nul mortel jamais ne revint dans le monde;

Et là, pour obéir à l'illustre gardien,
D'un jonc autour du corps il me fit un lien;
Mais quand il eut cueilli cette plante, ô prodige!
D'autres joncs à l'instant élevèrent leur tige!

❋

CHANT II.

ARGUMENT.

Dante et Virgile voient arriver une barque remplie d'âmes conduites par un ange au Purgatoire. Dante reconnaît parmi elles Casella, célèbre musicien, son ami, qui, se mettant à chanter, charme tellement les âmes qu'elles oublient d'aller se purifier. Réprimandes de Caton, et fuite des âmes vers la montagne.

Chant deuxième.

*

Le soleil promenant ses regards animés
Couvrait Jérusalem de rayons enflammés,
Et la nuit, qui toujours à l'opposé s'avance,
Sortait des eaux du Gange en portant la balance.
Virgile sans parler me tenait par la main,
Pareil au voyageur qui pense à son chemin,

Dont l'esprit marche et va, mais dont le corps demeure;
Et voilà que soudain, comme à la première heure
On voit l'astre de Mars, tel qu'un charbon ardent,
Au milieu des vapeurs, rougir à l'occident,
Une lueur parut sur cette mer profonde,
Si légère, rasant la surface de l'onde,
Que le vol des oiseaux ne l'égalerait pas.
Interrogeant des yeux le guide de mes pas,
Quand je les relevai vers le saint météore,
Je le revis plus grand et plus brillant encore;
Et puis tout à l'entour, à travers les brouillards,
Je ne sais quoi de blanc surgit à mes regards.
Mon guide ne dit rien, mais à ses yeux fidèles
Ces objets blancs bientôt se changèrent en ailes,
Et devinant alors quel était le rameur,
« A genoux, cria-t-il, c'est l'ange du Seigneur!

Nous sommes pour jamais loin des faces sinistres,
Et tu ne verras plus que de pareils ministres!
Vois avec quel mépris, de ses divines mains,
Il repousse la rame et les moyens humains!
Comme il bat l'air avec ses ailes éternelles,
Qui n'ont jamais mué comme font les charnelles! »
Et plus l'oiseau divin vers le bord avançait,
Plus sa tête de feu sur nous resplendissait,
C'est pourquoi je ne pus regarder davantage,
Et je baissai les yeux; et lui vint au rivage
Conduisant un esquif, si frêle et si léger,
Qu'il volait sur les flots sans paraître y plonger.
Le céleste nocher se tenait à la poupe,
Et plus de cent esprits, harmonieuse troupe,
Chantaient *in exitu* d'une commune voix.
L'ange leur ayant fait le signe de la croix,

Ils descendirent tous à cet ordre sublime,
Et lui toujours volant s'en alla sur l'abîme.

Les esprits en ce lieu par l'ange abandonnés
Regardaient à l'entour et semblaient étonnés,
Et déjà le soleil, dans l'horizon sans borne,
Devant ses traits de feu chassait le capricorne,
Quand les nouveau-venus, levant vers nous le front,
Nous dirent: « Montrez-nous le chemin du grand mont! »
Virgile répondit: « Peut-être, ombres plaintives,
Croyez-vous que déjà nous habitons ces rives,
Mais nous sommes ici voyageurs comme vous,
Et venus seulement un instant avant tous,
Par un autre chemin si rude et si pénible
Que pour nous désormais rien ne semble impossible! »

Et les âmes voyant, à l'ombre de mes pas,
Que je vivais encor ne me quittèrent pas.

Si, tenant à la main la branche de l'olive,
Un messager de paix dans une ville arrive,
Chacun se presse et court pour savoir le traité
Par le grave étranger dans la ville apporté:
Ainsi venaient à moi sur ces rives nouvelles
Les âmes oubliant d'aller se faire belles;
J'en vis une accourir et seule s'avancer,
Et montrer tant d'amour en voulant m'embrasser
Que je m'approchai d'elle au milieu de la grève;
(Ombres des trépassés, vous fuyez comme un rêve!)

Trois frois mes bras tendus l'embrassèrent, trois fois
Ils frappèrent mon sein en formant une croix;
Or donc l'étonnement se peignit sur ma face,
Car cette ombre sourit et puis changea de place;
Et je la reconnus, elle me dit alors:
« Ainsi que je t'aimai là-bas avec mon corps,
Ainsi je t'aime ici du corps débarrassée;
Mais toi que viens-tu faire et quelle est ta pensée? »
Et moi: « Voici mon guide, et je vais le suivant
Pour retourner bientôt dans le monde vivant.
Mais toi, mon Casella, sur ce divin rivage
Comment fais-tu si tard le grand pèlerinage? »
Et lui d'un air serein: « Ah! ne sois pas surpris;
Celui qui, comme il veut, laisse ou prend les esprits
M'a refusé long-temps le céleste passage;
Or la règle qu'il suit est une règle sage;

Et moi qui me trouvais sur le bord de la mer,
Où le Tibre se plonge en devenant amer,
Je fus enfin reçu dans la barque sacrée,
Auprès de cette plage aux âmes consacrée;
Car c'est là que toujours se rassemblent les morts
Qui ne descendent pas vers les funèbres bords. »
Et je repris alors: « Si quelque loi nouvelle
Ne te le défend pas, si ton esprit fidèle
Te rappelle quelqu'un de ces chants amoureux
Qui calmaient autrefois mes pensers douloureux,
Apaise, Casella, par tes chansons naïves,
Mon âme que tu vois, sur ces lointaines rives,
Si fortement émue à l'aspect de sa sœur! »

Il se mit à chanter avec tant de douceur:

Amour qui tout le jour me gouverne et m'enflamme!...
Que cette douce voix vibre encor dans mon âme;
Et mon guide et moi-même et les autres esprits,
Nous étions si contens, si vaguement épris,
Que nous ne pensions plus à gravir la colline,
Et réstions suspendus à sa bouche divine!
Mais le noble vieillard: « Qui vous arrête ici,
Esprits trop négligens? Quel terrestre souci!
Courez à la montagne et renversez l'obstacle
Qui vous cache le Christ et son saint tabernacle!»

Quand le ciel est serein, quand l'air n'est pas troublé,
Des colombes cueillant ou l'ivraie ou le blé,
Toutes, sans répéter le chant de leur nature,
La tête basse, vont songeant à la pâture;

Puis, s'il paraît soudain quelque sujet de peur,
Abandonnent le champ et son appât trompeur.
Ainsi je vis s'enfuir cette troupe effrayée,
Et courir vers la côte et la route frayée,
Comme un homme qui va, qui va, mais ne sait pas
Où, quand viendra le soir, l'auront conduit ses pas.

❀

CHANT VI.

ARGUMENT.

Dante continue à parler des négligens qui ne se sont repentis qu'en mourant de mort violente. Rencontre de Sordello de Mantoue. Imprécation contre toute l'Italie, et ironie amère contre Florence.

Chant sixième.

*

Quand le jeu de la chance est fini, le perdant
Recommence les coups, tout en se demandant
Comment il a perdu la fatale partie:
La foule cependant avec l'autre est partie;
Celui-ci va derrière et celui-là devant,
Cet autre, de côté, parle d'un coup savant;

Mais le joyeux vainqueur, feignant de les entendre,
Et pour s'en délivrer se hâtant de leur tendre
La main sans s'arrêter, fuit les yeux empressés
Et les pas de la foule autour de lui pressés.

Ainsi je m'avançais au milieu de ces ombres,
Regardant çà et là tous leurs visages sombres,
Et je fendais leurs rangs en promettant toujours.
Près de moi s'agitaient, en ces lointains séjours,
L'habitant d'Arezzo dont Ghin coupa la tête,
L'homme qui se noya revenant d'une fête,
Et Novello priant et me tendant les mains,
Avec celui qui fut traîné par les chemins,
Le comte Orso de Pise et Pierre de La Brosse,
Mis à mort par l'effet d'une haine féroce.

Ah! pendant qu'elle vit, que celle du Brabant
Qui causa son supplice, au remords succombant,
Au milieu de sa cour, là-bas y prenne garde,
Car elle ne sait pas ce que le ciel lui garde!
Quand je fus libre enfin de tous ces malheureux
Qui m'allaient suppliant de prier Dieu pour eux,
Je commençai : « Virgile, ô ma vive lumière!
Tu nous dis dans tes vers, je crois, que la prière[1]
Ne peut fléchir du ciel la redoutable loi;
Et pourtant tout à l'heure, errant autour de moi,
Ils me demandaient tous de prier pour leurs âmes,
Afin de s'envoler en bienheureuses flammes.
L'espoir abuse-t-il ici tous ces esprits,
Ou bien en te lisant, maître, ai-je mal compris? »

[1] Desine fata Deûm flecte sperare precando.
Énéide, liv. VI,

Lui : « Ma pensée est claire, et tu l'as bien conçue :
L'attente de ceux-ci ne sera point déçue ;
Rien n'est changé pour eux au divin jugement,
Et votre charité remplit en un moment
Ce que chaque pécheur dut accomplir lui-même :
Or il n'en pouvait être ainsi dans mon poème,
Et la prière était impuissante en ce lieu,
Car la voix suppliante était trop loin de Dieu.
Va donc, suis sans parler cette pénible route,
Et ne t'arrête pas à sonder un tel doute,
Si ce n'est point le vœu de la sainte beauté
Qui fera devant toi briller la vérité :
C'est Béatrix, bientôt tu la verras heureuse
Sur ce pic qu'environne une mer vaporeuse ! »
« Virgile, dis-je alors, avançons à grands pas,
Car la route à présent ne me fatigue pas,

Et l'ombre, tu le vois, descend de la colline. »
Il répondit : « Avant que le jour ne décline,
Nous marcherons long-temps dans cet étroit chemin ;
Il nous faudra pourtant monter encor demain,
Car tu ne seras pas en haut de la montagne
Que tu verras briller sur la sainte campagne
L'astre dont le rocher qu'ici nous côtoyons
Intercepte l'éclat et les derniers rayons.
Mais regarde là-bas : cette âme solitaire,
Si nous l'interrogeons, nous montrera, j'espère,
La route du sommet et le meilleur côté.
Allons... » Ame lombarde ! oh ! quelle majesté,
Quel dédain sur ton front ceint d'une large tresse,
Et dans tes yeux tournés vers nous avec paresse !
Elle ne disait rien, mais nous laissait passer,
Sans paraître étonnée et sans se déplacer,

Regardant seulement d'un regard calme et sombre,
Comme fait un lion qui se repose à l'ombre.

Virgile, de la main lui montrant le rocher,
Lui dit: « Enseignez-moi par où je dois marcher. »
Or l'âme ne fit point de réponse à Virgile,
Mais demanda nos noms, celui de notre ville;
Et comme il prononçait Mantoue,... au même instant
Cette ombre se leva disant d'un air content:
« Moi, je suis Sordello, de ta terre chérie! »
Et tous deux s'embrassaient songeant à la patrie!

Italie, Italie! ah! maison de douleur!
Navire sans nocher sur la mer en fureur,

Non plus reine, mais bien vile prostituée!
A la paix d'autrefois cette âme habituée
Fut prompte, en entendant le nom de son pays,
A courir vers son frère; et maintenant, haïs
L'un par l'autre, en ton sein si paisible naguère,
Tous tes vivans se font une implacable guerre,
Et ceux qu'un même mur entoure, malheureux!
Se déchirent le cœur et se mangent entre eux!
Ah! regarde, Italie, autour de tes rivages,
Puis ramène tes yeux sur tes sanglans outrages,
Et, si tu peux lever ta tête sous le faix,
Vois s'il est un seul coin qui respire la paix!
Pourquoi Justinien t'a-t-il mis une bride,
Si tu vas au hasard et si la selle est vide?
La honte sans cela serait moindre pour toi,
Race qui dois fléchir et marcher sous la loi,

Et permettre à César de s'asseoir sur la selle,
Si tu savais le sort que l'avenir te cèle!
Albert de Germanie, en qui nous espérons,
Toi, qui dus la presser de tes durs éperons,
Vois comme cette bête est aujourd'hui rétive
Pour n'avoir pas sué sous une main active.
Ah! que sur toi descende un juste châtiment,
Et que ton successeur tremble à ton jugement!
Car dans ces temps de mort tout est devenu pire,
Et tu laisses désert le jardin de l'Empire!
Viens voir les Montaigus, viens voir les Capelets
Et les Philypeschi chassés de leurs palais,
Et ta Rome qui pleure, et de ses maux lassée,
Te crie: « O mon César! pourquoi m'as-tu laissée? »
Viens voir comme l'on s'aime, et, si ce n'est pour nous,
Pour ton honneur du moins, ah! viens nous unir tous!

Et toi, crucifié, qui reçus sur la terre
Par la main des Hébreux un trépas volontaire,
Doux Seigneur, tes regards sont-ils tournés ailleurs?
Ou bien près d'enfanter quelques destins meilleurs,
Prépares-tu là-haut, dans une nuit profonde,
Un sublime décret qui console le monde?

Tout homme règne ici, plus d'ordre ni de rangs,
La terre d'Italie est pleine de tyrans!
Florence, ce tableau ne doit pas te déplaire,
Il ne te touche pas; tu vois, la chose est claire,
Tu peux te réjouir : n'es-tu pas riche, en paix,
Si l'on ne me croit pas, n'a-t-on pas là les faits?
Non, Sparte, Athènes, Rome et les anciennes villes,
Mères des vieilles lois et des règles civiles,

N'ont avancé jadis que d'un pas vers le bien,
Et sont fort peu de chose ou plutôt ne sont rien
Auprès de toi, qui fais des trames si subtiles,
Que tout ce qu'en octobre avec tant d'art tu files
N'arrive pas toujours jusqu'en novembre!... Dis
Combien n'as-tu pas fait et de lois et d'édits?
Ah! s'il t'en souvient bien, tu te verras semblable,
Florence, à cette femme infirme et misérable
Qui dans son lit brûlant et tout mouillé de pleurs,
Ne fait en s'agitant que changer de douleurs!

❀

CHANT IX.



ARGUMENT.

Songe de Dante. Son étonnement en se trouvant à son réveil auprès de la porte du Purgatoire, où est assis le vicaire de saint Pierre. Entrée des deux poètes dans le premier cercle.

Chant neuvième.

*

L'épouse de Titon venait en souriant,
Et déjà sous ses pieds blanchissait l'orient;
Son front étincelait sur cette zone bleue
Qu'habite l'animal qui frappe avec sa queue;
Tandis que dans ces lieux, où nous causions tout bas,
La nuit avait sans bruit avancé de deux pas;

Et nous étions alors à la troisième veille,
Quand la nécessité, qui veut que l'on sommeille,
Passant enfin la main sur mes yeux obscurcis,
Je me couchai sur l'herbe où nous étions assis.
A l'heure où sous les toits, à sa douleur fidèle,
On entend s'éveiller et gémir l'hirondelle,
A cette heure où notre âme enfin libre du corps,
Abordant loin des sens dans de sublimes ports,
A dans ses visions des facultés divines,
Je fis un rêve, et vis entre quatre collines
Un aigle aux plumes d'or qui planait dans les cieux,
Et qui semblait vouloir s'abattre sous mes yeux.
Alors je me croyais revenu sur la terre,
Et j'allais au hasard par le champ solitaire
D'où l'enfant Ganimède, abandonné des siens,
Fut ravi tout tremblant aux pieds des dieux anciens.

Et puis je me disais, voyant son attitude:
« Peut-être que cet aigle a toujours l'habitude
Pour nous porter au ciel d'attendre ici dans l'air. »
Soudain il descendit comme fait un éclair,
Et jusqu'au feu céleste il enleva mon âme:
L'aigle et moi nous brûlions, et cette étrange flamme
Devenait si cuisante et si vive, qu'enfin
Le sommeil tout-à-coup s'envola de mon sein.
Achille, en s'éveillant sur de nouveaux rivages,
N'ouvrit point autrefois des regards plus sauvages
Quand sa mère Thétis, de l'antre de Chiron,
Une nuit l'emporta, dormant dans son giron,
A la ville où les Grecs, en s'en allant à Troie,
Vinrent le prendre un jour comme une sainte proie:
Ainsi je demeurai, le rêve étant passé,
Tel qu'un saint de granit sur un tombeau placé.

Debout à mon côté je retrouvai Virgile.
Cependant le soleil pressait sa course agile,
Et je ne voyais plus le trembler de la mer.
« C'est l'instant d'effacer tout souvenir amer,
Dit mon guide; marchons sur ce grand promontoire,
Car nous sommes enfin montés au Purgatoire.
Vois-tu là devant toi ce redoutable mur
Qu'on passe quand le fruit de pénitence est mûr?
Assez près de ce point où s'interrompt l'enceinte,
Dans un enfoncement, s'ouvre la porte sainte.
Pendant que tu dormais étendu sur les fleurs,
Qui peignent ce grand mont de si belles couleurs,
Lorsque l'aube eut percé la vapeur épaissie,
Une femme arriva, disant : « Je suis Lucie!
Laissez-moi dans mes bras prendre celui qui dort,
Car je veux le servir et le conduire au port. »

Sordel resta sur l'herbe avec les autres ombres;
Et dès que le soleil dora ces roches sombres,
Je suis monté comme elle, elle marchait devant;
Elle t'a déposé, mais en m'apercevant
Ses yeux m'ont indiqué l'entrée où l'on s'assemble,
Puis elle et le sommeil s'en sont allés ensemble. »
Comme un homme qui croit après avoir douté,
Et se rassure enfin quand luit la vérité,
Je relevai la tête, et lorsque mon doux maître
Fut certain que ma peur n'avait plus à renaître,
Il me fit de la main le signe du départ,
Et moi je le suivis vers le sacré rempart.
Lecteur, tu vois qu'ici la matière est subtile,
Ne t'étonne donc pas si j'élève mon style,
Car je veux le monter au ton de mon sujet.
Nous approchâmes donc, et le premier objet

Qui parut devant nous fut une large fente
Qui partageait le mur dans le sens de sa pente;
Et je vis une porte, et, placés sur trois rangs,
Des degrés de granit de couleur différens,
Et plus haut, près du seuil que son aspect décore,
Un céleste gardien ne disant rien encore;
Et, comme alors j'ouvrais de plus en plus les yeux,
Voilà qu'il me sembla que ce portier des cieux
Tenait dans sa main droite une brûlante épée,
Qui, de tous les côtés par le soleil frappée,
Renvoyait un éclat qu'on ne peut concevoir,
Et je levais en vain mes regards pour le voir.
« Parlez sans avancer, commença-t-il à dire;
Sur ce mont interdit quel pouvoir vous attire?
Vous vous repentirez d'être venus ici. »
Virgile répondit: « Pour guider celui-ci

Une femme du ciel à nos yeux s'est montrée,
En disant : « Allez là, vous trouverez l'entrée. »
Et le gentil gardien reprit avec douceur :
« Venez donc et suivez le conseil de ma sœur ;
Avant que dans ces lieux le soleil ne décline
Vous parviendrez tous deux sur la sainte colline :
Montez ces trois degrés. » Et j'approchai tremblant.
Or la première marche était de marbre blanc,
Si clair et si poli que j'y voyais ma face
Comme je la verrais ici dans une glace ;
La seconde, pareille au rocher calciné,
Était d'un noir granit dans tous les sens miné ;
La troisième semblait d'une pierre africaine,
Rouge comme le sang qui jaillit d'une veine ;
Et l'ange, hôte divin venu du firmament,
Était assis au seuil formé de diamant.

« Monte, me dit Virgile, et fais ce qu'il commande;
Baise ses pieds sacrés, et, prosterné, demande
Qu'il ouvre cette porte et marche devant nous. »
C'est pourquoi je me mis humblement à genoux,
Le priant de m'ouvrir cette porte divine,
Après m'être donné trois coups dans la poitrine.
Du bout de son épée il me grava sept fois
Au front la lettre P, disant: « Qui que tu sois,
Pécheur, relève-toi, marche sans crainte, et tâche
Quand tu seras entré, de laver cette tache. »
Je pus le voir alors bien plus distinctement;
Et sa robe était grise, et ce long vêtement
Sans plis jusqu'à ses pieds me paraissait descendre;
Puis il tira deux clefs d'un sac couleur de cendre:
La première était d'or et l'autre était d'argent,
Et le divin portier, à mes yeux indulgent,

Mit la blanche d'abord et puis après l'orange
Dans la grande serrure, et nous dit: « Tout s'arrange,
Mais quand l'une des clefs ne se présente pas
Comme il faut à ma main, on revient sur ses pas,
Car on ne peut entrer dans l'enceinte pieuse.
Or la seconde clef est la plus précieuse,
Mais l'autre veut plus d'art et de plus grands efforts,
Car c'est elle qui fait détendre les ressorts;
Pierre en me la donnant m'a dit: « Ange, il importe
De se tromper plutôt en ouvrant cette porte
Qu'en la tenant fermée; ouvre-la donc souvent,
Pourvu que le pécheur s'incline auparavant. »
Il poussa de la main cette porte qu'il garde,
En s'écriant: « Entrez, mais prenez-y bien garde,
Quand on tourne la tête on sort au même instant. »
Alors le lourd métal de ce double battant

En roulant sur ses gonds rendit des sons funèbres.
Les barrières de fer criant dans les ténèbres,
Ne retentirent pas avec plus de fracas,
Quand, du haut Capitole, entouré de soldats,
On chassa Métellus, au temps où c'était l'homme
Qui gardait le trésor de la ville de Rome.
Et voilà que des chœurs dévotement émus,
Chantant à l'unisson *Te Deum laudamus !*
Au moment où j'entrai, frappèrent mon oreille.
Cette musique était à la nôtre pareille,
Et ce que j'éprouvais dans ce sublime lieu
Me rappelait Florence, où pour célébrer Dieu
Les voix et l'instrument se partageant les rôles,
On entend tour à tour et l'orgue et les paroles.

❋

CHANT X.

ARGUMENT.

Dante et Virgile montent par un sentier étroit et raboteux jusque dans le premier cercle, où l'on se purifie du péché d'orgueil. Exemples mémorables d'humilité sculptés sur le bord du cercle. Les deux poètes voient venir les âmes des orgueilleux chargées de poids énormes et dans l'attitude des caryatides.

Chant dixième.

*

Quand nous eûmes passé le seuil de cette porte
Que l'on ouvre si peu, tant le vice nous porte
A fuir la bonne voie, au fracas des verrous,
Je vis que le gardien la refermait sur nous.
Quelle excuse trouver si vers cette barrière
J'avais osé tourner mes regards en arrière!

Nous montions en marchant sur des cailloux mouvans
Qui glissaient sous nos pieds, comme au souffle des vents
La mer s'approche ou bien s'éloigne de la côte.
« Prenons garde à présent de commettre une faute, »
Dit mon maître Virgile en me prenant la main.
Nous avancions si peu dans cet étroit chemin,
Que la lune à nos yeux s'était déjà voilée
Avant que nous fussions sortis de cette allée;
Quand nous eûmes atteint un point plus élevé,
Je tombai comme tombe un corps tout énervé:
Là tous deux, sans parler et pleins d'inquiétude,
Nous regardions partout dans cette solitude;
Or cette plate-forme où nous étions alors
N'avait pas quatre fois la longueur de mon corps,
Et de chaque côté la route suspendue
Ne paraissait avoir que la même étendue.

Nous n'avions pas encore essayé de marcher,
Lorsque je reconnus que sur le blanc rocher
Étaient des bas-reliefs d'une beauté complète;
L'art était si parfait que le Grec Polyclète
De sa puissante main n'en eût pas fait autant.
L'ange qui descendit autrefois apportant
La nouvelle de paix si long-temps désirée,
Et rouvrit le chemin de la ville sacrée,
Y paraissait vivant; et bien qu'il fût gravé,
On aurait pu jurer qu'il s'écriait : *Ave!*
Comme au temps où le soir il salua Marie,
Qui reprit humblement d'une voix attendrie :
Ecce ancilla Dei! Bientôt venant à moi,
Virgile dit tout bas : « Regarde et hâte-toi! »
Je vis un peu plus loin une seconde histoire
Sculptée en marbre blanc dans ce saint Purgatoire;

Et pour mieux contempler je courus à ce lieu.
De grands bœufs attelés traînaient l'arche de Dieu;
Et le peuple chantait! étonnante merveille!
Oui! me disaient mes yeux;... non! disait mon oreille.
L'encens fumait! Alors la vue et l'odorat
Se livraient à leur tour un semblable combat.
Là, plus et moins qu'un roi, David, humble psalmiste,
Devant l'arche dansait, et d'un air froid et triste,
Michol le regardait du haut d'un grand palais.
Et moi, pour voir encor d'autres tableaux, j'allais,
Et devant mes regards se déroula la gloire
De l'empereur romain pour lequel saint Grégoire
Remporta dans le ciel un triomphe si beau;
C'est Trajan. Par l'effet du céleste ciseau
Une veuve était là, de douleur insensée,
S'efforçant d'arrêter sa marche commencée:

Autour de l'empereur s'agitaient des drapeaux,
Et la terre tremblait sous les pieds des chevaux.
Au milieu de ce bruit la veuve semblait dire:
« César, viens au secours de mon cruel martyre;
Venge, venge mon fils qu'ils ont assassiné. »
Et lui semblait répondre, et comme importuné:
« Attends que je revienne! » Et du fond de son âme:
« Si tu ne reviens pas! » s'écriait cette femme.
Trajan disait alors: « Celui qui règnera
Après moi dans l'empire un jour te vengera. »
Et la veuve: « Pourquoi la justice d'un autre,
Maître, lorsqu'à genoux je demande la vôtre?... »
Et l'empereur enfin disait: « Console-toi,
Il faut que j'obéisse à cette sainte loi;
Je ferai mon devoir avant que je ne sorte,
La justice le veut, et la pitié l'emporte. »

Celui dont l'œil jamais n'a rien vu de nouveau
Composa cette scène et ce vivant tableau;
Chose étrange, et là-bas sur la terre inconnue!
Tandis que j'attachais mon âme avec ma vue
Sur ces actes divers de grande humilité,
Virgile dit: « Voilà que d'un autre côté
S'avancent lentement des esprits qui peut-être
Nous mèneront au point que nous voulons connaître. »
Et mes yeux curieux de toute nouveauté
Se tournèrent alors de cet autre côté.
Lecteur, je ne veux pas que tu te décourages,
En apprenant de moi comment sur ces rivages
Dieu veut que l'on se lave avant le jugement;
Ne regarde donc pas, lecteur, le châtiment,
Regarde le bonheur qui doit un jour le suivre,
Car cette peine au temps ne pourra pas survivre.

« Maître, criai-je alors, ces choses que je vois
Approcher, en roulant comme d'immenses poids,
Ne semblent pas des corps; mon esprit se refuse
A leur donner un nom, tant leur forme est confuse. »
Et lui me répondit : « Le tourment de ceux-ci
Est de marcher courbés et contractés ainsi :
Considère-les bien, sous ces fardeaux énormes,
Tu vas bientôt saisir et distinguer leurs formes. »
Oh! superbes chrétiens, faibles et pauvres gens,
Vos pieds sur cette terre au mal sont diligens!
Ne voyez-vous donc pas, insensés que vous êtes,
Que nous sommes des vers aux formes imparfaites,
D'où doit sortir un jour le papillon divin
Qui cherche un meilleur monde et qui le trouve enfin?
D'un orgueilleux penser, quoi! votre âme s'enivre,
Vermisseaux incomplets qui commencez à vivre?

Comme pour soutenir le lourd entablement,
Nous voyons quelquefois, autour d'un monument,
De ces femmes de marbre, aux épaules jumelles,
Joindre d'un air souffrant les genoux aux mamelles,
Ce qui fait éprouver pour un mal qui n'est pas
Une peine réelle à qui les voit d'en bas:
Ainsi, quand j'approchai, je contemplai ces âmes
Dans la même attitude où sont ici ces femmes;
Et leurs corps affaissés semblaient se contracter
Selon qu'elles avaient plus ou moins à porter;
Et celle qui souffrait avec plus de constance
Tout bas paraissait dire : « Oh! quelle pénitence! »

⁂

CHANT XI.

❀

ARGUMENT.

Les âmes des orgueilleux récitent en marchant l'oraison dominicale. Dante reconnaît parmi elles Odéric d'Agobbio, célèbre peintre, avec lequel il s'entretient.

Chant onzième.

*

« O notre père! toi qui te tiens dans les cieux,
Que ton nom soit béni! que ton règne à nos yeux
Paraisse! Donne-nous toujours la nourriture,
Sans laquelle, ô mon Dieu! notre pauvre nature
Ne peut pas avancer ou marche à reculons
Dans cet âpre désert où tristes nous allons;

Comme nous pardonnons les offenses passées,
Que nos fautes aussi là-haut soient effacées,
Et ne regarde pas à notre indignité;
Sur cette grande mer où le corps est jeté,
Ne nous expose pas, tout faibles que nous sommes,
Au constant ennemi de la race des hommes,
Qui sans cesse les pousse à son œuvre de mort;
Et ce n'est pas pour nous, car nous touchons au port,
Que nous faisons ici, mon Dieu, cette prière,
C'est pour ceux qui là-bas sont restés en arrière. »

Ainsi, priant pour nous et pour eux à la fois,
Et d'un pas inégal fléchissant sous ces poids
Qui ressemblaient à ceux qu'on croit sentir en rêve,
Ces esprits cheminaient sans relâche et sans trêve.

Ah! si sur la montagne on prie ainsi pour nous,
Nous qui sommes au bas tombons tous à genoux!
Car il faut les aider à laver l'âme immonde
Qu'ils rapportent là-haut de la fange du monde,
Afin que plus légers, en essaims radieux,
Ils s'élèvent bientôt jusqu'aux portes des cieux:
Que les étoiles donc vous appellent vers elles,
Esprits, et puissiez-vous, en agitant vos ailes,
Secouer ces fardeaux qui vous accablent tant!
« Mais, dites, pourrons-nous par ce sentier montant
Atteindre le sommet? et s'il est une voie
Plus courte, enseignez-la, car c'est Dieu qui m'envoie;
Et celui que je guide est encor tout chargé
De cette chair d'Adam dont je suis dégagé,
C'est pourquoi, voyez-vous, sa marche est si pénible. »
Ainsi parla Virgile; or il fut impossible

De distinguer celui qui répondit soudain :
« Venez à droite, et là vous verrez un chemin
Où doit pouvoir monter un homme encore en vie,
Et vous avancerez, si telle est votre envie.
Moi, sans ce lourd fardeau qui me tient affaissé
Et qui me fait marcher le visage baissé,
Certes, j'aurais plaisir à regarder cet homme,
A le prier; or donc il faut que je me nomme :
Je suis Italien, né d'un sang éclatant,
Car Aldobrandeschi fut mon père; pourtant
J'ignore si ce nom a frappé votre oreille.
Mon illustre noblesse, à Sienne non pareille,
Les faits de mes aïeux, me rendirent si vain
Que je méprisais Sienne et tout le genre humain,
Et, sans jamais penser à la commune mère,
Je m'allais préparant cette fortune amère.

Or, écoutez, je fus mis à mort autrefois
A Campagnatico, par l'ordre des Siennois.
Je suis Humbert : l'orgueil m'a poussé dans l'abîme
Ainsi que tous les miens ; d'un tel péché victime,
Je porte ce fardeau pour satisfaire à Dieu,
Car il faut, chez les morts, accomplir en ce lieu
Ce que nous n'avons pas accompli sur la terre. »
Je marchais incliné, songeant à ce mystère,
Lorsqu'un de ces esprits (non celui qui parlait)
Se tordit sous son poids, et puis il m'appelait,
Fixait sur moi ses yeux et semblait me connaître ;
Et moi tout en marchant : « Oh ! lui criai-je, maître !
N'es-tu pas Odéric, l'honneur du coloris,
De l'art d'enluminer, comme on dit à Paris ? »
« Frère, répondit-il, rougissant de vergogne,
On préfère aujourd'hui Francesco de Bologne ;

Tout l'honneur est pour lui, bien chétive est ma part:
Je n'aurais pas cédé la palme de cet art
Lorsque j'étais vivant, tant j'avais soif d'atteindre
A cet éclat trompeur qui finit par s'éteindre:
Or c'est de mon orgueil qu'on me punit ici;
Et même, vois-tu bien, je n'aurais pas ainsi
Fui l'éternel enfer et son feu qui dévore,
Si je n'eusse changé, pouvant pécher encore
Et rester engagé dans ce mauvais chemin.
Oh! que de vanité dans le génie humain,
Et comme cette plante est promptement flétrie
Quand elle ne vient pas aux temps de barbarie!
Cimabué croyait qu'on ne l'atteindrait pas,
Et Giotto maintenant s'avance à si grands pas
Qu'il commande à Florence et comme un roi la guide;
Guido Cavalcanti ravit à l'autre Guide

Le sceptre de la langue; et dans votre séjour
Peut-être est déjà né l'homme qui doit un jour
Les faire évanouir, tel qu'un son dans l'espace.
La gloire humaine, hélas! est comme un vent qui passe,
Du couchant, de l'aurore, au hasard apporté,
Et qui change de nom en changeant de côté!
Réponds, avant mille ans, qui seront moins encore
Devant l'éternité que ce court météore
Devant l'astre qu'au ciel nous voyons graviter,
Seras-tu plus connu, quand tu devrais quitter
Une chair travaillée et par le temps minée,
Que si tu fusses mort commençant ta journée,
Et près de ton berceau des hochets à la main?
Celui qui devant moi s'en va par le chemin
Fut célèbre autrefois dans toute la Toscane;
Sa couronne déjà se dessèche et se fane,

LE PARADIS.

❋

Tellement que son nom est à peine cité
Dans son pays de Sienne, en la même cité
Dont il était le chef, quand dans la conférence
Il dompta devant tous la rage de Florence,
Aussi superbe alors qu'elle est vile à présent.
Ah! votre renommée est un triste présent;
C'est l'herbe de vos champs qui naît, se décolore,
Et que flétrit le jour qui l'avait fait éclore! »

❃

LE PARADIS.





CHANT V.

❀

ARGUMENT.

Béatrix fait une apostrophe véhémente aux chrétiens qui agissent inconsidérément; puis elle monte avec Dante au second ciel, qui est celui de Mercure. Dante voit venir sous la forme de lueurs un grand nombre d'âmes bienheureuses; une d'elles s'avance, et lui déclare qu'elle est prête à répondre à toutes ses demandes.

Chant cinquième.

*

« Chrétiens, n'agissez pas au hasard si souvent,
Et ne soyez donc pas comme une plume au vent!
Ne croyez pas, chrétiens, qu'un peu d'eau purifie
Celui qui sans remords en l'avenir se fie.
Pour guides dans ce monde et pour enseignement,
N'avez-vous pas l'ancien, le nouveau Testament?

Et puis encor les lois, les décrets de l'Église ?
Ah! que votre œil pieux incessamment les lise!
Et si quelque penchant vous pousse vers le mal,
Ne vous y livrez pas comme un vil animal,
De peur que, protégé par la même muraille,
Le juif ne se redresse et de vous ne se raille.
N'imitez pas l'agneau qui va comme il lui plaît,
Abandonne sa mère, et, repu de son lait,
S'enfuit loin du bercail, cherchant l'herbe fleurie,
Et tel qu'un jeune fou s'ébat dans la prairie. »

Après avoir ainsi parlé, le front riant,
Béatrix se tourna soudain vers l'orient.
Voyant ses yeux fixés sur la céleste route,
Je me tus et n'osai soumettre un autre doute.

Et comme on voit souvent la flèche au but toucher
Lorsque l'arc vibre encor dans la main de l'archer,
Nous courûmes tous deux au second ciel : ma *dame*
Parut alors si belle en entrant dans la flamme,
Que l'étoile brilla d'un éclat plus ardent.
Si l'immuable ciel fut ému cependant,
Que ne devins-je pas, moi qui suis, par nature,
Mobile et plus changeant qu'aucune créature !

Comme, dans un vivier paisible et transparent,
Les poissons qui s'en vont sous le cristal errant
S'élancent vers l'objet qui tombe en cette eau pure,
Parcequ'ils pensent tous y voir leur nourriture ;

Ainsi, dans ce pays des vivantes ardeurs,
Je vis venir à moi plus de mille splendeurs,
Et formant un grand chœur, cette foule infinie
Épandait par le ciel une sainte harmonie,
Et chantait doucement, en approchant toujours:
Voilà qui vient encore accroître nos amours!
Et tout en écoutant, je regardais ces âmes
Scintiller de plaisir au milieu de leurs flammes.

Si, laissant mon sujet, je m'arrêtais ici,
Réfléchis bien, lecteur, quel serait ton souci,
Et comme tu voudrais encor plus en apprendre;
Juge d'après toi-même, et tu pourras comprendre
Combien j'avais désir de savoir quels étaient
Les lumineux esprits qui se manifestaient.

Or l'un d'eux: « Tu naquis sous une heureuse étoile,
Puisque tu peux ainsi nous contempler sans voile,
Nous et les trônes d'or et les astres mouvans,
Sans être pour jamais séparé des vivans.
Nous sommes pénétrés du feu de notre sphère,
Interroge-moi donc, je vais te satisfaire! »

Et Béatrix me dit: « Accepte, et crois en eux
Ainsi qu'on doit toujours croire en des bienheureux! »
Et moi je répondis: « Je le vois, ô belle âme!
Comme dans un manteau tu te tiens dans ta flamme;
Mais je ne puis savoir qui tu fus, ni pourquoi
Le grand ciel de Mercure est habité par toi. »

Voilà ce que je dis, tourné vers la lumière
Qui, parlant en latin, s'avançait la première.
Elle parut alors plus brillante à mes yeux,
Et, telle qu'une lampe, illumina les cieux;
Puis, comme le soleil qui se cache lui-même
Par son trop vif éclat et sa chaleur extrême,
Quand son brûlant regard sur notre terre a lui
Et mangé les vapeurs errantes devant lui,
En signe de bonheur, cette figure sainte
Au milieu des rayons dont sa flamme était ceinte
Se concentra soudain, et, tout en se cachant,
Me dit ce qu'on lira dans le sixième chant.

❋

CHANT VI.

❀

ARGUMENT.

L'âme qui s'est présentée au Dante pour répondre à ses demandes lui déclare qu'elle est Justinien; elle lui raconte ses actions, et lui dit l'histoire de l'aigle.

Chant sixième.

*

« Quand Constantin tourna l'aigle du Paradis
Contre le cours du ciel qu'elle suivit jadis,
En traversant la mer avec l'antique Énée,
Cette aigle flamboyante, à son nid ramenée,
Resta près de l'Asie et sur les monts lointains
Dont elle descendit aux rivages latins;

Et pendant deux cents ans, à l'ombre de ses ailes,
Gouverna les humains, passant, passant sous elles;
Mais le temps, qui jamais ne s'arrête en chemin,
Remit enfin le sceptre et l'aigle dans ma main.
Je suis Justinien, empereur: or la flamme
De l'amour souverain s'empara de mon âme,
Et me fit émonder l'arbre touffus des lois.
Avant ce saint travail, je croyais autrefois
Qu'il n'était en Jésus qu'une seule nature[1],
Et je vivais content d'une telle imposture,
Quand l'évêque Agapet, qui luit dans d'autres cieux,
Éclaira mon esprit et dessilla mes yeux;
Alors, obéissant au divin émissaire,
Je confiai l'armée à mon grand Bélisaire,

[1] Justinien s'accuse d'avoir partagé les opinions d'Eutichès, hérésiarque du cinquième siècle.

Et la main du Seigneur fut sur lui, tellement
Que je lui départis tout le commandement:
Tu comprends que ceci regarde ta demande;
Mais le sujet qu'ici je traite me commande
De te parler encor, pour que tu puisses voir
Quelle est l'erreur de ceux qui, sans le concevoir,
Vont combattant là-bas pour ou contre ce signe[1].
Or, Pallas étant mort, l'aigle enfin devint digne
Du respect de la terre, et sur Albe et ses rois
Reposa trois cents ans, et puis, trois contre trois,
Au milieu de deux camps, combattirent pour elle.
Tu sais ce qu'elle fit depuis cette querelle,
Jusqu'au deuil de Lucrèce et sous les rois romains;
Tu sais ce qu'elle fit dans les vaillantes mains

[1] Les Guelfes et les Gibelins.

Des fils de Romulus volant avec l'armée
Contre les rois ligués : de là la renommée
De Dèce et de Quintie aux cheveux négligés ;
Elle mit une bride aux tigres enragés
Qui derrière Annibal passèrent les montagnes,
D'où le Pô va s'épandre aux lombardes campagnes.
Pompée et Scipion, dans les armes puissans,
Triomphèrent sous elle au matin de leurs ans.
Vers le temps où le ciel voulut montrer au monde[1]
Cette félicité qui tout entier l'inonde,
Jules la prit dans Rome, et du Var jusqu'au Rhin
Par l'Europe mena cet oiseau souverain :
C'est alors que l'Isère, et le Rhône, et la Seine,
Virent près de leurs bords une imposante scène

[1] Temps de la naissance de Jésus-Christ.

Quand l'aigle traversa cet empire fécond.
Elle fit tant cette aigle, au pas du Rubicon,
Qu'en ce rapide essor où sa fureur se livre,
Il n'est plume ni langue en état de la suivre;
Elle blessa l'Espagne et Pharsale en passant,
Et le vieux Nil d'Égypte en ses flots mugissant.
L'aigle avec son tonnerre alla se faire entendre
Auprès du Simoïs en la cité d'Antandre;
Sur le roi Ptolomée ensuite elle tomba,
Et de là prit son vol pour foudroyer Juba;
Puis se tourna soudain vers l'Occident, frappée
Par le bruit qu'y faisait le clairon de Pompée:
Brutus et Cassius, au fond de leur enfer,
Sentent encor son bec et son ongle de fer;
Et Modène et Pérouse, à sa voix immortelle,
S'ouvrirent à la fois; en fuyant devant elle

La reine Cléopâtre a perdu la raison,
Et pleure encor l'aspic et son fatal poison.
Enfin sur la mer Rouge où le monde s'assemble,
Et l'aigle et l'empereur volant toujours ensemble,
S'abattirent un jour, et puis, les temps venus,
Fermèrent tous les deux le temple de Janus.
Ce qu'elle fit, auprès de ce qu'elle put faire,
Est chose bien chétive et bien légère affaire,
Si l'on pense qu'aux mains du troisième empereur[1]
Elle eût pu venger Dieu dans sa sainte fureur;
Mais Titus à la fin courut punir le crime
Permis pour nous tirer de l'infernal abîme;
Puis lorsque les Lombards percèrent autrefois
Le flanc de notre Église, à sa divine voix,

[1] Tibère, qui aurait pu venger la mort de Jésus-Christ.

Porté par Charlemagne, à l'ombre de ses ailes
L'oiseau saint réunit les milices fidèles.
Or tu peux, à présent que le charme est passé,
Juger ceux de là-bas: l'un oppose, insensé,
Les lis jaunes à l'aigle; et l'autre, fourbe insigne,
Défend sans mission le vénérable signe.
Ah! que les Gibelins, à la douteuse peau,
Combattent leurs combats sous un autre drapeau;
Car avec l'aigle il faut que la vérité règne,
Et que Charles de Pouille avec ses Guelfes craigne
La serre qui sut bien, dans leurs rébellions,
Arracher la crinière à de plus fiers lions! »

❃

CHANTS XV ET XVII.

❋

ARGUMENT.

Dante monte au cinquième ciel, qui est celui de Mars; il y trouve les âmes de ceux qui sont morts en combattant pour la vraie foi. Ces âmes forment une croix lumineuse; l'une d'elles descend au pied de la croix, déclare au Dante qu'elle est Cacciaguida, son trisaïeul, et lui parle des anciennes mœurs de Florence.

Chants quinzième et dix-septième.

*

Et je lui dis alors : « O vivante topaze !
Éternelle splendeur, descendue à la base
De cette croix de feu, flambeau du Paradis,
Je t'en prie, apprends-moi ce que tu fus jadis. »

La lueur répondit: « Branche verte et dernière
De l'arbre dont je fus la racine première;
O toi que j'attendais! celui dont tu descends,
Et qui, pour ses péchés, de ses pieds impuissans
Foule depuis cent ans le mont du Purgatoire,
Est mon fils, et tu sais quelle fut son histoire:
Or, quand tu reviendras de notre firmament,
Par tes œuvres tu dois abréger son tourment.
Dans l'enceinte de murs qui toujours l'environne,
Où son horloge encor lui marque tierce et none,
Florence était pudique, en paix, et n'avait pas
Des femmes au soleil étalant leurs appas,
Des joyaux, des colliers où la perle résonne,
Choses à regarder bien plus que la personne;

Et la fille en naissant n'attristait point encor
Son père, épouvanté de tout ce qu'il faut d'or
Pour marier un jour une fille!... et l'épée
Dans le sang n'avait pas encore été trempée :
L'art de changer de peau ne s'était pas trouvé;
Sardanapale aussi n'était pas arrivé,
Les cheveux peints, le front suant la myrrhe et l'ambre,
Pour montrer ce qu'on peut faire dans une chambre.

»Combien de fois j'ai vu Bellincione Pisan
Aller vêtu de buffle ainsi qu'un paysan,
Et sa femme, ignorant votre moderne usage,
Venir de son miroir sans fard sur le visage;
Et celles des Nerli, des Vecchi, des Buoso,
Contentes du rouet et du grossier fuseau,

Travailler tout le jour. O femmes fortunées,
Ainsi coulaient en paix vos pudiques années!
Calme, au milieu des siens, en un siècle si beau,
Chacune était du moins sûre de son tombeau,
Et nulle épouse encore, en sa couche glacée,
Pour la France[1], ô mon fils, n'avait été laissée!
L'une, tout en berçant son fils sur ses genoux,
Parlait pour l'apaiser ce langage si doux
Qui rend du nouveau-né les douleurs moins amères,
Et qui fait le bonheur des pères et des mères;
L'autre, avec sa famille au bord du fleuve allant,
Devisait de Fiesole et de Rome en filant:
Alors on eût tenu pour étrange merveille
Messire Salterelle ou madonna Ciangheille[2],

[1] Dans le temps du Dante les Florentins commençaient à venir trafiquer en France. — [2] Homme et femme perdus de débauche.

Comme dans votre temps, si stérile en vertus,
Vous verriez Cornélie ou bien Cincinnatus.
Au sein de ce repos, de cette douce vie,
Sans trouble ni chagrins également suivie,
Dans cette heureuse ville, en ce simple séjour,
Parmi des citoyens si paisibles, un jour,
Dans les douleurs, la Vierge à grands cris appelée,
Me fit naître : ma mère alors fut consolée;
Dans votre baptistère un ange me guida,
Et je devins chrétien et fus Cacciaguida. »

Il se tut, et je dis : « Toi ! ma tige chérie,
Qui de ce ciel de feu, ta nouvelle patrie,
Sur *le point* éternel l'œil toujours attaché,
Pénètres l'avenir, en lui-même caché,

Aussi facilement que notre intelligence
Comprend, par le secours de sa faible science,
Qu'un triangle jamais n'a deux angles obtus;
Lorsque je m'en allais, loin des chemins battus,
Marchant avec Virgile au sein des rouges flammes,
Et sur le mont divin où se purgent les âmes,
Des ombres m'ont jeté quelques sinistres mots
Sur l'avenir : tout prêt à supporter mes maux,
Je veux savoir de toi ce sort que nul n'évite,
Car le trait qu'on prévoit n'arrive pas si vite. »
Ainsi je suppliai la vivante splendeur
De contenter enfin ma dévorante ardeur.
Alors, sans se cacher sous ces voiles frivoles
Dont s'entouraient jadis les mystiques paroles,
Avant que cet agneau qui lave les péchés
A l'infernal pouvoir ne nous eût arrachés,

Le bienheureux esprit exauça ma prière;
Il agita trois fois sa tremblante lumière,
Et puis d'une voix douce et parlant en latin,
Me découvrit ainsi quel serait mon destin:

« L'avenir invisible à ta grossière essence
Se réfléchit dans l'œil de la toute-puissance;
Cet avenir pourtant peut ne pas arriver,
De même qu'un vaisseau que l'on voit dériver
Peut bien, faute de vent, s'arrêter dans sa route.
Or, j'entrevois ce sort que pour toi je redoute:
Ainsi l'oreille entend des sons harmonieux
Apportés dans les airs par les échos des cieux.

» Comme autrefois, partant pour des rives lointaines,
Hippolyte sortit de la ville d'Athènes,
Parceque, transformant son amour en courroux,
Phèdre vint l'accuser auprès de son époux,
Il te faudra, mon fils, partir seul de Florence;
C'est ce qu'a résolu, dans une conférence,
Celui qui sans remords sur l'autel a marché,
Et qui vend Jésus-Christ comme dans un marché.
Suivant le monde aveugle et sa vieille coutume,
Le parti le plus faible, abreuvé d'amertume,
Sera le seul coupable; il le paraît toujours;
Pourtant la main de Dieu, dans ces malheureux jours,
Au torrent débordé posera la barrière,
Et toi tu t'en iras en laissant en arrière

Ceux à côté desquels ta vie aurait coulé:
C'est là le premier coup qui frappe l'exilé.
Tu sentiras, bien loin de Florence et des nôtres,
Qu'il est dur de monter par l'escalier des autres,
Et combien est amer le pain de l'étranger!
Mais le plus lourd fardeau qui viendra te charger,
C'est ce tas d'hommes vils, race ingrate et sans âme,
Avec qui tu devras passer ce temps infâme.
Les insensés! voilà que sans savoir pourquoi
Des maux qu'ils se sont faits ils n'accusent que toi;
Mais Jésus dans le ciel de leur fureur se joue,
Et je leur vois déjà la honte sur la joue!»

❀

CHANT XXV.

❀

La lueur répondit : « Branche verte et dernière
De l'arbre dont je fus la racine première;
O toi que j'attendais! celui dont tu descends,
Et qui, pour ses péchés, de ses pieds impuissans
Foule depuis cent ans le mont du Purgatoire,
Est mon fils, et tu sais quelle fut son histoire :
Or, quand tu reviendras de notre firmament,
Par tes œuvres tu dois abréger son tourment.
Dans l'enceinte de murs qui toujours l'environne,
Où son horloge encor lui marque tierce et none,
Florence était pudique, en paix, et n'avait pas
Des femmes au soleil étalant leurs appas,
Des joyaux, des colliers où la perle résonne,
Choses à regarder bien plus que la personne;

Et la fille en naissant n'attristait point encor
Son père, épouvanté de tout ce qu'il faut d'or
Pour marier un jour une fille!... et l'épée
Dans le sang n'avait pas encore été trempée :
L'art de changer de peau ne s'était pas trouvé;
Sardanapale aussi n'était pas arrivé,
Les cheveux peints, le front suant la myrrhe et l'ambre,
Pour montrer ce qu'on peut faire dans une chambre.

» Combien de fois j'ai vu Bellincione Pisan
Aller vêtu de buffle ainsi qu'un paysan,
Et sa femme, ignorant votre moderne usage,
Venir de son miroir sans fard sur le visage;
Et celles des Nerli, des Vecchi, des Buoso,
Contentes du rouet et du grossier fuseau,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Florence [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

TABLE.

LE PURGATOIRE.

LE PARADIS.

FIN DE LA TABLE.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED

JUN 18 '65 H

665549

DEC 4 1975 ILL

5036191

